

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

TRENTE-CINQ

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 35

Spécial Nuit du Rose-Hôtel

– Le mot du Président

- **Un roman déplacé** : dossier sur *La Nuit du Rose-Hôtel* : genèse, publication, accueil critique et public, bilan, traces, par B. Dunner
- **Le rose et le noir**, l'art poétique de Maurice Fourré, par B. Duval
- **Une lettre inédite de M. Fourré à A. Rousseaux**

Échos et nouvelles :

- Exposition *Les Machines célibataires, collection Morel*, au Lieu unique de Nantes
- L'art de la dédicace
- Juin à Saint Sulpice : L'AAMF au Marché de la Poésie

Le mot du Président

... Voilà en effet plusieurs années que nous envisageons (sur une idée de J.P. Guillon) de publier un « cahier spécial » à propos du *Rose- Hôtel*, des circonstances de son écriture et aussi de sa publication, en tête d'une collection *Révélation* qui s'arrêta net après ce premier numéro ; sur son accueil critique, son échec commercial, l'incompréhension du public, et la persistance jusqu'à nos jours, auprès de lecteurs fervents, de l'aura de ce texte étrange, voire *déplacé*, dans le paysage littéraire de l'après-guerre comme aujourd'hui, dans la deuxième décennie du XXIème siècle ...

Voilà ce que nous écrivions dans *Fleur de Lune*, il y a déjà un bout de temps. Le projet d'un cahier spécial sur le *Rose-Hôtel* date de très loin, en effet, mais n'a jamais pu être mené à bien, faute de moyens : les temps sont durs, les fonds sont bas, les subventions rares ... on connaît la chanson. Qu'à cela ne tienne : puisqu'il ne nous était pas possible de raconter dans une publication à part entière toute la saga du *Rose-Hôtel* – et c'en est une, croyez-le bien – eh bien, nous allions la révéler en deux livraisons (ou plus, si nécessité) dans les pages de *Fleur de Lune*.

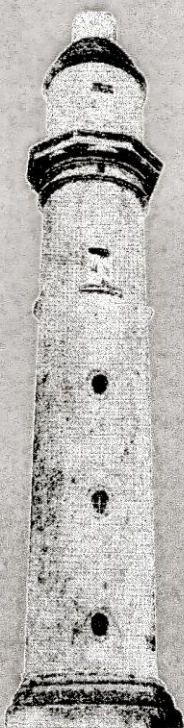
L'aventure commence donc dans le présent numéro, le trente-cinquième de notre bulletin, et se poursuivra dans notre numéro d'automne, puis en 2017, si nécessaire (car il y a beaucoup à dire). Nous y livrerons tout ce que nous avons pu, au fil des ans, apprendre, découvrir, collecter sur les circonstances qui ont suscité et entouré la naissance de ce bien curieux ovni littéraire. Nous évoquerons un Fourré obscur et inconnu, plus encore qu'aujourd'hui (si cela est possible ...) ; nous nous interrogerons sur la genèse de ce texte si original, conçu (selon toute apparence, mais nous y regarderons de plus près) à l'écart de toute influence ou interférence de son époque ; nous verrons de quoi il est fait, et comment ces chapitres, promis à la poussière et à l'oubli d'un fond de tiroir ont connu, bien au contraire, par une suite de détours inattendus et de hasards bienfaisants, les joies et les affres de la publicité. Et nous verrons ce qu'il en est résulté.

Vous êtes prêts ? On part !

LA NUIT DU ROSE-HÔTEL

PAR MAURICE FOURRÉ

PRÉFACE D'ANDRÉ BRETON



COLLECTION **R**ÉVÉLATION

DIRIGÉE PAR ANDRÉ BRETON

NRF

GALLIMARD

La Nuit du Rose-Hôtel

Histoire d'un roman *déplacé*

I. Genèse

Reconnaissons-le : de Maurice Fourré, qui est pourtant l'objet de notre étude depuis plus de vingt ans, nous ne savons pas grand-chose. Il émerge soudain, au tournant du demi-siècle, du fin fond de son Anjou natal et de la nuit de son incognito, serrant anxieusement sur son cœur le tapuscrit (relié en cuir vert !) du *Rose-Hôtel*¹. Nous sommes en 1949. Avant cela, rien. Ou pas grand-chose.

Quelques bribes. La naissance à Angers, le 27 juin 1876, sous Mac-Mahon, dans une famille bourgeoise et prospère ; les vacances à Niort, chez la grand-mère paternelle, et dans la villa « Le Nain jaune », au Pouliguen, puis plus tard au Croizic – tous paysages qu'il revisitera au fil de ses romans ; des études sans conviction couronnées d'un échec au baccalauréat, un service militaire sans enthousiasme, une vie nonchalante de jeune désœuvré, vie « d'aventurier en chapeau melon », selon ses propres termes.

Tout cela plutôt lisse, un peu trop – mais nous n'avons guère, pour y voir de plus près, que quelques maigres indices, épars dans les romans, dans les interviews d'après-guerre, dans les cahiers de notes, dans la correspondance, ainsi que dans quelques (rares) témoignages de proches qui nous sont parvenus de seconde main : fugues, errances, amourettes éphémères et amours ratées (l'une d'elles suivie d'une tentative de suicide, à en

¹ « Je reçois mes copies du RH complet. C'est fait ... Voilà mon roman (?) publié à six numéros. Cinq sont devenus rouges ; le sixième vert, le mien. Quelle diffusion ! » (Lettre à Louis Roinet, 20 octobre 1948, citée par JP Guillon en postface de Maurice Fourré, *Une conquête*, Éditions du Fourneau, Paris, 1984).

croire un aveu assez sibyllin de l'intéressé lui-même, dans une lettre de 1948 à un ami proche) ; enfermement étouffant dans l'univers étriqué d'Angers ...

Nantes le grisait, raconte un de ses proches amis de vieillesse, Julien Lanoë. (...) Loin d'Angers, comme un échappé de prison, il s'enchantait de tout.

... et même, dépression véritable, à en croire une lettre écrite à son parent René Bazin, datée du 6 mai 1904 – Fourré allait sur ses vingt-huit ans :

(...) J'étais tout seul, je n'avais plus de force, quand votre parole et votre exemple m'ont empêché de tomber ; et maintenant, dans la lutte recommencée, c'est votre souvenir qui me soutient, parmi les difficultés, et qui double ma satisfaction, quand j'ai travaillé comme je le dois.

Si en ce moment (...) de votre vie, vous avez regardé en arrière, vers les jours où, tout jeune, on avance, les mains dans le vide et butant à chaque pas, vous vous appellerez quelle reconnaissance on garde envers la main qui s'est tendue ...²

Il semble donc bien que jusque vers la trentaine, Fourré ait été un instable, incapable de trouver sa voie.

Et pourtant, c'est précisément à ce moment-là qu'elle semble s'amorcer : la période 1903-1904 – le manque de documents ne nous permet pas d'être plus précis – marque le début d'une stabilisation, concordant avec son entrée dans la vie professionnelle, aux côtés de quelques personnalités du monde littéraire et politique.

² Cf *Fleur de Lune* n° 15.

René Bazin³ tout d'abord, donc. Ce cousin par alliance de sa mère, frais reçu à l'Académie, lui offre en effet (probablement la mère de Maurice, inquiète de la situation de son fils, a-t-elle fait jouer avec succès la solidarité familiale) un poste de secrétaire particulier – poste aux attributions apparemment peu définies, peut-être même sans rémunération, mais qui a dû lui permettre de s'insérer dans un monde littéraire.

Contrat moral, à durée très déterminée, mais qui lui met le pied à l'étrier, car ensuite ... Mais laissons parler Maurice :

J'ai été successivement secrétaire de trois députés⁴ : Le premier fut Gaston Deschamps (...). Journaliste au Temps, Deschamps y fut pendant quinze ans titulaire du feuilleton de critique littéraire, entre Anatole France et Paul Souday.

Également secrétaire littéraire et politique de Gaston Deschamps, j'ai fait avec lui une longue campagne électorale dans l'arrondissement de Melle en 1910 en assumant la rédaction d'un petit journal de combat.

Sur présentation d'Abel Ferry, (...) Sous-Secrétaire d'État aux Affaires étrangères (...), je devins en 1911 secrétaire politique de son ami et collègue à la députation des Vosges, M. Paul Cuny, que je ne devais plus quitter jusqu'à sa mort survenue quinze ans plus tard, après que je fusse devenu Secrétaire-général de l'ensemble de ses affaires industrielles (...) avant 1919.⁵

Et la littérature dans tout ça ? Pas le temps ! – du moins à en croire le principal intéressé :

Ayant à ce moment une vie extrêmement mobile que des nécessités imprévues ou méditées m'imposaient toujours, je suis allé de 1919 à 1925, cinquante-deux fois en Alsace, et de 1911 à 1925 une vingtaine de fois dans les Vosges, pour des séjours qui attinrent (sic) parfois deux mois et jusqu'à

³ R. Bazin, 1853-1932, bien oublié aujourd'hui, a été une des grandes références traditionnalistes du début du siècle, chantre de la « Revanche » et du retour à la terre.

⁴ Le troisième député n'est pas nommé. Fourré semble apprécier les énumérations incomplètes, voire énigmatiques (s'agissant de lui, l'adjectif vaut pléonasme). Pour preuve, l'exergue de *La Marraïne du Sel*, signé Montesquieu, extrait de ses *Pensées* : « les deux plus méchants citoyens que la France ait eus : Richelieu et Louvois. J'en nommerais un troisième ... » (la fin de la citation, tronquée par Fourré, ne nous donne d'ailleurs pas la réponse espérée : « ... mais épargnons-le dans sa disgrâce ! »)

⁵ Cf Fleur de Lune n° 18, *De et sur Maurice Fourré, documents dispersés*, par J.-P. Guillon

quatre mois. (...) Mille raisons m'ont fait parcourir toute la France, en-dehors de quelques voyages à l'étranger⁶.

Mais même la vie la plus active ménage quelques plages propices à l'étude, à la méditation, à la lecture :

Je n'ignore rien de ce que je dois à René Bazin, que je n'ai pas assez revu vers la fin de sa vie, *quand je me croyais mort à la littérature* (c'est nous qui soulignons) et que mes livres de chevet, durant mes longs séjours et mes solitudes laborieuses en Alsace, étaient tous des ouvrages de spiritualité, et que j'étudiais l'organisation des groupements humains à travers la règle de saint Benoît, les disciplines de l'action dans les exercices de saint Ignace, et les replis d'oubli de soi-même en direction des Cisterciens⁷.

Hélas, en 1925, Paul Cuny meurt, assez précocement – né en 1872, il n'avait que quatre ans de plus que son employé. À cinquante ans, donc, Fourré perd brutalement son travail, n'en trouve pas à Paris – a-t-il seulement cherché ? Nous n'en savons rien – et bientôt, n'a plus guère d'autre choix que de rentrer chez ses parents (ou plutôt, chez sa mère, son père étant mort en 1918), à Angers, pour y mener une vie nécessairement provinciale, et quelque peu confinée. Il s'installe dans l'appartement au-dessus de celui qu'occupe sa mère, quai des Luisettes (aujourd'hui quai Gambetta), à deux pas de l'entreprise familiale située rue Thiers, entre la cathédrale Saint-Maurice et la Maine.

Le temps de la formation intellectuelle et morale peut commencer. Fourré, sans renoncer, semble-t-il, à ses vagabondages dans les provinces françaises, avec une préférence marquée pour celles de l'Ouest, s'inscrit à la fac – autrement dit, à l'Université catholique d'Angers, établissement d'enseignement supérieur fondé un an avant sa naissance, en 1875, et qui, considérablement agrandi, existe toujours aujourd'hui.

Ce n'est pas une inscription de complaisance à des cours de culture générale, comme ceux que l'on conçoit aujourd'hui à l'intention des retraités soucieux de garder leurs neurones en état

⁶ Ibid.

⁷ Ibid

de marche. C'est du travail sérieux : en attestent les innombrables liasses de notes prises à cette occasion par Fourré et conservées dans les archives familiales. Ainsi que cette confidence à Raymond Queneau, en 1949⁸ : « Je n'avais pas de connaissances livresques. J'ai beaucoup lu. Peu d'œuvres originales. Rien que de la critique ».

Un travail qui semble avoir un but précis : apprendre le métier d'écrivain (selon Queneau, qui continue à relayer cette conversation : « ... Il [m']explique que pendant des années, il voulait écrire un *roman schématique*, une *carcasse*. Je pense qu'il faut comprendre un roman pur, le schéma d'un roman »⁹).

Mais alors, direz-vous, quand diable Maurice Fourré a-t-il donc commencé à écrire ?

Si l'on pouvait poser la question à l'intéressé, voici à peu près ce qu'il nous répondrait :

« Eh bien, mais depuis toujours, je crois ... Dès ma prime jeunesse. Mes amis de l'AAMF pensent même qu'adolescent, j'ai rédigé des récits et des articles pour le journal de mon école. Mais ils n'en ont retrouvé aucune trace, et moi, aucun souvenir.

Ce qui me revient plus précisément à la mémoire, ce sont des nouvelles, de brefs récits, écrits entre mes vingt-cinq et mes trente-cinq ans. Mon « cousin » et premier patron, René Bazin, s'y est beaucoup intéressé, et m'a prodigué là-dessus des idées et des conseils – qu'à son grand dam, je n'ai guère suivis. Ah, en ai-je écrit, de ces textes, à cette époque de ma vie ! Et pour des revues très diverses : *La Revue hebdomadaire*, *Les Annales*, *La nouvelle Revue*, *l'Angevin de Paris*, et beaucoup d'autres, sûrement, dont le souvenir m'échappe¹⁰. »

⁸ Raymond Queneau, *Journal*, pp 657-659. Cité dans *Fleur de Lune* n° 24.

⁹ Cette notion de roman « schématique » est assez énigmatique : pourrait-on penser à une approche pré-buttorienne du Nouveau roman, ou encore, pré-barthésienne, du structuralisme ?

¹⁰ Voir : Maurice Fourré, *Il fait chaud ! et autres nouvelles*, préface de J.-P. Guillon, postface et notes de J. Simonelli, les Cahiers Fourré, AAMF Éditions, Paris, 2011.

Nous sommes probablement loin d'avoir mis au jour tous ces textes de jeunesse. Il reste encore beaucoup à explorer et découvrir, dans les archives et le passé de Maurice Fourré, avant de pouvoir établir une chronologie plus précise de ses débuts. Nous en resterons donc là pour le moment.

Cette première phase de création littéraire semble prendre fin, ou tout au moins avoir été mise entre parenthèses, pendant les années d'activité professionnelle intense au service de Paul Cuny, grand industriel du textile, et (entre 1910 et 1914) député d'Épinal.

Celui-ci a en effet tout d'abord engagé Maurice Fourré, nous l'avons vu, en tant que secrétaire politique. L'échec de Cuny aux élections de 1914, puis la guerre¹¹, mettront un terme à ce premier emploi.

Mais Fourré avait dû faire forte impression sur Cuny, puisque, dès la fin de la guerre, celui-ci le reprend à son service, en lui confiant cette fois le secrétariat général de ses considérables affaires industrielles (dans le textile, principalement). À en croire la description qu'il fait de ses activités au journaliste du *Courrier de l'Ouest* venu l'interviewer le 24 juin 1955 (cf ci-dessus), Fourré menait à cette époque une vie de cadre supérieur débordé. Pas de temps – et, ce qui est plus important que le temps, pas de disponibilité d'esprit – pour écrire, donc.



Tout ce qui précède est une reconstitution, aussi rigoureuse que possible, mais non exempte de trous : nous ne savons rien, en fait, de la vie que Fourré a menée à Paris, au tournant du siècle

¹¹ Rappelé le 7 août 1914, caporal-fourrier le 29 août, remis soldat de 2^{ème} classe sur sa demande le 1er novembre 1915, passé au 6^{ème} escadron du train des équipages militaires le 5 août 1916 puis au 9^{ème} escadron du train le 1er juillet 1917, il fut démobilisé le 28 janvier 1919 pour se retirer à Paris 4, rue Caulaincourt (cf note de J. Simonelli, in *Fleur de Lune* n° 27)

(« Je n'aurais jamais rêvé si éblouissant retour [à Paris] lorsque j'y apparaissais en 1898 ... », dit-il à Breton au printemps 1949. Et à son ami Louis Roinet, le 20 octobre 1948, il raconte qu'en cette même année 1898, il était fiancé – peut-être est-ce la rupture de ces fiançailles qui a précipité sa tentative de suicide ?), au service de René Bazin, puis à celui de Gaston Deschamps, et de Paul Cuny, pendant vingt-cinq ans, jusqu'à son retour à Angers.

En ce Paris, où j'ai colporté mes rêves en vingt arrondissements, mes sourires inégaux et de la nonchalance ...¹²

Vingt arrondissements, c'est probablement exagéré, mais il est de fait qu'à Paris, Fourré a beaucoup bougé, souvent déménagé : son unique biographe, Philippe Audoin, cite certaines de ses adresses : la rue Caulaincourt, donc, tout de suite après la guerre, mais aussi le quai d'Anjou (en l'Île Saint-Louis, qui semble être l'adresse d'un appartement familial), la rue Bernouilli (derrière le lycée Chaptal, près de Saint-Lazare), la rue de Berri dans le quartier des Champs-Élysées, et ... la rue de Rennes, nous y voilà ! – dans ce Montparnasse qui est son terreau nourricier, et selon ses propres termes, le « terminus ferroviaire de [son] exil occidental ».



¹² Lettre de Maurice Fourré à Louis Roinet, 20 octobre 1948

Par René Bazin et Gaston Deschamps, ses deux premiers employeurs, nous dit-il lui-même, il a eu accès aux milieux littéraires parisiens de ce début de siècle. Qui y a-t-il connu, ou côtoyé ? Quelles influences ont pu le marquer ? A-t-il croisé Jarry, ou Gide, ou Proust, ou Valéry, qu'il admirait ? A-t-il frôlé le dadaïsme ? Était-il familier des cafés de Montparnasse, y aurait-il rencontré Duchamp, Roché, Man Ray, Tzara, Kiki et tous les autres ? Les échos de ces noms, de ces vies, de ces créations reviendront dans *La Nuit du Rose-Hôtel* avec une insistance troublante – et nous y reviendrons, nous aussi, un peu plus loin.

Nous sommes en 1928 – probablement¹³. Fourré a cinquante-deux ans. C'est un retraité, mais certainement pas un vieillard – cela, il ne le sera jamais. Mais il est entre deux eaux, et, pour tout dire – selon ses propres termes – *mort à la littérature*.

C'est dans cet état d'esprit qu'il part en vacances cet été-là, en Bretagne, à Pornichet, plus précisément. Et qu'il y retrouve un ami d'enfance, un ami proche, jamais perdu de vue : Georges Bourdeau.

Sur cet homme qu'il a connu tout au long de sa vie, Fourré lui-même s'exprime avec émotion dans l'interview de 1955, citée à plusieurs reprises ci-avant :

Georges Bourdeau, un ami d'enfance, né à Niort [le 28 septembre 1874, deux ans avant Fourré, NdR] où il est enterré, de quelques années plus âgé que moi, universitaire comme Gaston Deschamps, à qui je fus par lui présenté, rédacteur en chef dans les Vosges puis au *Progrès de Lyon* et pour finir, président de la Presse départementale.

¹³ L'année est difficile à déterminer avec précision. Selon J. Simonelli, c'est la plus vraisemblable, mais il pourrait s'agir aussi de l'été 1926, ou 1927. G. Bourdeau est mort en mars 1929.

Durant trente ans d'amitié la plus intime, cet ami très distingué a été mêlé à toutes mes préoccupations littéraires et autres ; et il m'a initié à beaucoup de choses touchant l'art journalistique. *C'est lui qui se trouvant un jour avec moi à Pornichet m'a dit d'écrire quelque chose se passant dans un hôtel meublé* (C'est nous qui soulignons). De là est parti le *Rose-Hôtel*.

Il était, depuis la Kagne [sic] de Henri IV, ami avec Paul Hazard¹⁴, que j'ai rencontré souvent avec lui et qui m'a dit : « Vous serez toujours un lyrique, mais ne moralisez pas ... »¹⁵.

Fourré, moraliser ? On ne l'y prendra jamais.

II. Gestation

« *De là est parti le Rose-Hôtel* » ... Nous n'en saurons guère plus sur cette conversation entre amis, qui, aux dires de Maurice, a déclenché (débloqué ?) l'écriture de ce vaste roman.

Quelques traces, fragiles, de témoignages verbaux permettent cependant de les compléter : Fourré en effet a vraisemblablement évoqué cet épisode à plusieurs occasions avec celui qu'il appelait « mon neveu le plus évident », à savoir Jean Petiteau, le fils de sa sœur Jeanne ; et M. Petiteau l'a raconté à son tour au fondateur de l'AAMF, Jean-Pierre Guillon, ainsi qu'à Yvon Le Baut¹⁶, qui nous l'ont relayé dans ces termes :

Il [Maurice Fourré] lui confie [à Georges Bourdeau] ses velléités retrouvées d'écriture : pourquoi, lui répond celui-ci, ne contera-t-il pas ses aventures à Montparnasse, qui semblent tant l'avoir marqué ? Cela ferait à coup sûr, ajoute Bourdeau en souriant, un succès pour bibliothèques de gare !

¹⁴ Essayiste français (1878-1944), célèbre dans l'entre-deux-guerres, auteur notamment de *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715*.

¹⁵ Cf FdL n° 18, *De et sur Maurice Fourré, documents dispersés*, par J.-P. Guillon

¹⁶ Y. le Baut, *Maurice Fourré, essai de documentation et d'interprétation*, mémoire de DEA de lettres, Université de Bretagne occidentale, Brest, 1989

Un roman de gare ... Le *Rose-Hôtel* est bien loin de correspondre à ce signalement – même s'il entretient un lien puissant, avéré, et même revendiqué avec une gare en particulier, la gare Montparnasse.

À la rentrée 1930¹⁷, donc, Fourré se met sérieusement au travail. Il continue à suivre scrupuleusement ses cours à l'université, accumule notes, lectures (et fiches de lecture) de toute sorte, sur le mysticisme, l'ésotérisme, la culture celtique, l'orientalisme, la psychanalyse ... Il délimite le terrain à labourer, et peaufine ce qu'il nomme à plusieurs reprises dans ses notes, comme on va le voir, « la Méthode ».

Nous pouvons assez aisément le suivre dans ce travail, grâce aux cahiers de notes qu'il a tenus avant et pendant l'élaboration du roman lui-même : une habitude qui lui restera, pour l'écriture de ses livres suivants. Pour le *Rose-Hôtel*, il se sert d'une série d'agendas publicitaires dont le premier lui a été ...



¹⁷ Et probablement même avant, mais nos recherches dans les archives ne nous ont pas livré pour l'instant de document plus ancien que l'agenda publicitaire de 1931.

... et contient de délicieuses annonces pour les pneus Dunlop, sans oublier les adages qui ornent l'en-tête de chaque feuillet journalier (« Graissage et réglage sont les deux mamelles de l'automobile » est-il par exemple doctement énoncé à la date du 29 mai 1931 ...).

Pour les romans suivants, Fourré se servira de cahiers d'écolier, de marque « Le Voilier » ou « Parthénon », dont la plupart ont été conservés dans les archives familiales, et dont on retrouvera quelques reproductions dans divers numéros de *Fleur de Lune*.

Dès le 1^{er} janvier 1931, Fourré établit sa feuille de route :

Méthode et mode d'exécution du « Rose »

Écrire le « Rose » en entier dans une sorte de premier jet très poussé, *sans relire les notes préalables* durant l'exécution.

Reprendre ensuite les notes et [illisible] refaire cette première version, la compléter par les notes, arriver ainsi au texte définitif.

Revoir aussi les notes méthodes [sic] après la première version [illisible], et appliquer.

(Peut-être faire effectuer une copie dactylographiée de la première version – pour reprendre ce premier texte plus objectivement).

(Suggestion fournie hier par Mich –¹⁸)

Ainsi sera fait.

Garder ce mode de travail et
Méthode et voir si cela ne doit pas
être appliqué toujours.

L'agenda publicitaire fournit à chaque fin de mois une page « récapitulation » (on trouvera ci-dessous la reproduction de celle du mois de décembre). Fourré se sert assez malicieusement des colonnes comptables imprimées pour établir la liste de ses pistes de réflexion et de création : « Esprit et amour », « Forces inconnues », « Moquerie et Révélation », « l'Idée du Provisoire », etc ...

¹⁸ « Mich » est très probablement l'autre neveu de Fourré, le fils de son frère Georges. Maurice Fourré était très proche de ses deux neveux, Jean Petiteau, et Michel Fourré-Cormeray, qui l'ont toujours encouragé et soutenu tout au long de l'écriture de ses quatre romans.

RÉCAPITULATION

Décembre

1. <u>Espoir et Amour</u>	Report.	
2. <u>Enochisme</u>	17. <u>Metise</u>	
3. <u>Forme Incarnées</u>	18. <u>Une Vierge pelhoum</u> (Écrite sur stylo à bille)	
4. <u>Totalisme mental et physique</u>	19.	
5. <u>Magnétisme et Révélation</u>	20. <u>La "Auto"</u>	
6. <u>Culture humaine et éducation</u>	21. <u>Auto Érotisme</u>	
7. <u>Libériser l'Esprit</u>	22.	
8. <u>Philosophie et l'Action Person</u>	23.	
9. <u>Nouvelles formes de service personnel et social</u>	24. <u>En la h. d'une d'écriture. H. d'écriture</u>	
10. <u>Action et aventure spirituelle</u>	25.	
11.	26. <u>Les Deux chœurs :</u>	
12. <u>Action et fondement de l'Affinité</u>	27. <u>L'Amour et le mal. L'Amour et le bien</u>	
13. <u>Humoralisme. Van Thoenig</u>	28. <u>Le mal nécessaire - Action de la souffrance</u>	
14. <u>L'Homme déficient et auto-éduqué</u>	29. <u>Schizophrénie et auto-éducation</u>	
15.	30.	
16.	31. <u>L'Incarné collectif religieux</u>	
à Reporter.	<u>Lequel de deux incarnés</u>	
	<u>exposé individuel</u>	
	<u>incarné de l'incarné religieux</u>	
	<u>Humoralisme d'auto-éducation</u>	

Report

voir mois de Novembre

30. Humoralisme et Action. Résumés de la 1^{re} partie
21. Justification. Philosophie et l'Action. H. d'écriture
28. Narcissisme
13. Philosophie et l'Action

Nous n'avons pas eu le loisir d'explorer et d'exploiter tout le contenu de ce précieux cahier, qui, s'il est le premier, n'est pas le seul, il s'en faut : en tout, pour la rédaction du *Rose-Hôtel*, Fourré a noirci pas moins de cinq épais agendas publicitaires ! Il appartiendra aux chercheurs qui viendront de les décrypter et d'en extraire toute la matière créative qui a nourri l'écriture de ce premier roman.

Notre propos ici, bien plus modeste, est de résumer les circonstances de cette écriture, et si possible de présenter quelques pistes de recherche pour mieux éclairer ce roman.

Le *Rose-Hôtel*, un roman, vraiment ? – oui, peut-être : mais c'est bien faute d'un terme plus adéquat, qui n'existe peut-être pas encore. Yvon Le Baut¹⁹ rappelle opportunément que Fourré qualifiait lui-même ses ouvrages de *romans-poèmes*. *La Nuit du Rose-Hôtel* est autant l'un que l'autre.

Pourquoi ne pas faire confiance à l'auteur lui-même lorsqu'il nous propose une étiquette commode pour désigner son propre travail ? L'expression "mon roman-poème" apparaît ainsi sous sa plume à propos de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Particulièrement adéquate en ce qu'elle préserve la part tout à fait reconnaissable de l'un et l'autre genre dans ses livres, en même temps qu'elle (...) suggère ce qu'il peut y avoir de "juxtaposition" dans cette poétique. Ils sont bien des romans, et dans la plus ancienne expression du terme si l'on se réfère à cette définition du médiéviste Charles Méla : « Tout roman (médiéval) est un roman nuptial où prendre femme veut dire, tel est le ressort secret de la crise, succéder au père. Qu'un héros devienne à son tour roi, c'est en quoi consiste le vrai roman d'amour ».

(...) Aux lecteurs trop pressés, les récits de Fourré peuvent sembler des grimoires. Le lecteur attentif et "bénévole" repère quant à lui assez vite une trame romanesque souvent très ténue mais nullement impraticable ... Un poème ne se résume pas, ce serait un non-sens. Les livres de Fourré au contraire peuvent tous subir ce traitement qui en révèle le noyau narratif irréductible.²⁰

Roman, donc.

¹⁹ *Les Romans-poèmes d'un irrégulier*, par Y. Le Baut, i, *Fleur de Lune* n° 4, 5 et 6.

²⁰ *Ibid.*

Mais poème tout autant.

(...) Le plus souvent chez Fourré les poèmes ne sont pas artificiellement plaqués : ils s'inscrivent de façon spontanée dans le mouvement même de la narration, dont ils sont solidaires. Leur apparition se fait toujours à des moments de tension émotive, chez les personnages ou dans l'action elle-même. Alors se substituent à la prose de véritables poèmes en vers libres, qui traduisent directement et comme à neuf les pulsations et les frémissements d'une âme.

(...) Cette extraction [des passages de poésie dans le roman, NdR] détruit les rapports profonds que le poème entretient avec l'ensemble de la page, le mouvement d'envolée que ce qui précède a préparé. En outre, ces fragments versifiés sont loin d'être bâtis sur un moule [toujours] semblable. Ils peuvent aller du simple monostiche — mystérieusement isolé et dont la qualité poétique tient au champ qu'il ouvre à la rêverie — à de véritables « poèmes-conversation », aux refrains constitués par l'idée fixe de tel personnage, qui se développent sur toute la longueur d'un chapitre ... Mais, quels qu'ils soient, ils participent tous de cette spatialisation visuelle qui fait de l'écriture fourréenne une poésie aussi pour l'œil, conférant à ses romans des marques extérieures de poéticité immédiatement perceptibles²¹.

Par sa couleur (« Le rose de Fourré est une couleur qui n'a pas d'équivalent en littérature », nous disait Julien Gracq), sa langue, son sujet, ses références, *La Nuit du Rose-Hôtel*, éclos au parfait mitan du vingtième siècle, est bien, comme l'indique le titre du présent article, un roman *déplacé*, dans le double sens du terme – à savoir décalé, coupé de son époque, celle d'un après-guerre plutôt sombre, dont les préoccupations sont à mille lieues des jeux, ris et rituels orchestrés par Madame Rose ; mais aussi *déplacé*, à savoir embarrassant, parfois gênant, presque, par sa tonalité à la fois crue, cruelle et précieuse, ses dialogues solennels et incantatoires, « liturgiques », nous confiait Julien Gracq, en 1997²² :

... Il y a aussi le langage, qui est psalmodié ... Un langage liturgique, cérémonieux. Un langage de Cour, presque. On est presque à la Cour de

²¹ Ibid.

²² On trouvera la transcription complète de cet entretien dans *Fleur de Lune* n° 2

Versailles, quand on le lit, celle du Roi-Soleil. D'ailleurs, il s'agit d'ambassadeurs ...

La littérature est une transposition du réel à travers la parole. Sa transfiguration par la vraie parole. Dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, cette transfiguration se produit de manière beaucoup plus brutale. Il y a un télescopage, parce que cela se passe dans un hôtel, c'est-à-dire, dans le lieu le plus trivial qui soit : un hôtel de passe, on entre, on sort, oui, très bien : on passe. Et puis, en même temps, ce qui s'y passe est transposé sur un ton liturgique. Il y a donc une espèce de *transfiguration* littéraire, qui opère sur le tas.

De son côté, Y. Le Baut définit très finement ce qui fait l'originalité de Fourré :

Si l'on compare (...) Gracq et (...) Fourré, c'est paradoxalement le plus âgé qui paraît le plus novateur. Dans l'audace de l'écriture et des images, dans le déchirement du tissu narratif – ce serait ici le *poème* qui féconde le roman – les livres de ce dernier rendent un son beaucoup plus "moderne". Alors que l'auteur du *Rivage des Syrtes* restaure, admirablement bien sûr, les prestiges d'une phrase davantage redevable au "Grand Paon" de Combourg qu'au "Magnifique" de Camaret, Maurice Fourré paraît tout occupé à dévoyer la sienne vers la langue des vers.²³

Et que raconte-t-il donc, ce roman-poème ?

Selon Y. Le Baut, il s'agit pour l'essentiel « de la lente maturation du pardon de Rose à sa sœur Blanche, pour une histoire d'amours adultérines antérieures au récit »²⁴. C'est en effet l'un des principaux fils conducteurs de la narration. Pour Christian Biet, qui s'est exprimé à ce sujet à l'occasion d'un colloque consacré à « Fourré, la *Marraine du Sel* et Richelieu »²⁵, et a exposé dans son intervention cette intrigue à multiples étages, comme l'hôtel où elle se déroule, c'est un récit

... pour dire/écrire l'amour, durant la plus courte nuit de l'année, (la

²³ Ibid.

²⁴ Ibid.

²⁵ *La rose et la bouteille (c'est la vie). Les riches lieux de Fourré*, in Maurice Fourré, *La Marraine et Richelieu*, actes du colloque organisé à Richelieu par les historiens du GRILH, sept. 2011, préface de Ch. Jouhaud, Les Cahiers Fourré, AAMF Éditions, Paris, 2013.

« nuit Mystique »), en XIX chapitres (pas 20, mais 19 pour cette nuit du 21 juin). L'amour sous toutes ses formes poétiques : familiales en bas, sexuelles au milieu, philosophiques et ésotériques en haut. L'amour et la rose. L'amour sous forme de fleurs, mais aussi l'amour sous la forme d'un monument phallique, la colonne Saint-Cornille ...

Et qu'en dit Fourré lui-même, dans les premières pages de son livre ?

... Mais l'histoire n'est pas finie ; elle n'est jamais finie. Elle vient seulement de naître.

Elle chemine comme un ver hésitant sur les herbes humides de la rosée nocturne. Elle s'envolera, telle un papillon aux mille couleurs, à l'heure où l'éteignoir d'or, dans la gloire de l'aurore, sur les toits de Paris, mouchera les étoiles et les feux du plaisir.

Histoire du ROSE-HÔTEL

Histoire de Kiki et du Dada

Histoire de Rose, de Vespasien et des Ambassadeurs

Histoire de Madame Bouteille

Histoire de la Colonne ...

Dès l'abord, Fourré plante son décor, selon les canons les plus classiques, qu'il observera rigoureusement jusqu'à la fin du roman : unité de lieu, unité de temps, unité d'action.

Le lieu : un hôtel de passe, à Montparnasse.

Le moment : la Nuit (c'est dans le titre !), toute une nuit, jusqu'à « la gloire de l'aurore », la nuit du solstice d'été,

... et en vérité, est terminée la relation du colloque de Vespasien et de la cliente du 21, sur le palier du second, au commencement de cette nuit *du samedi 21 juin*, mélancolique triomphe du solstice d'été au fond d'une sombre cour.

la nuit du samedi 21 juin, donc, mille neuf cent ... combien, au fait ? – d'après le calendrier perpétuel, c'est en 1919, ou alors en 1924 que le 21 juin tombe un samedi. On aurait aimé que ce fût 1921 ... et Fourré aussi, puisque, en vertu des pouvoirs souverains du démiurge, il a tranché, ignorant superbement les contraintes du calendrier : dans la « Carte de la Nuit du Rose-Hôtel – solstice » comme il l'intitule dans le cartouche qui surmonte avec un aplomb narquois le schéma ainsi intitulé (cf ci-

après), il affirme clairement la date : 21 juin 1921.

L'action : venons-y, en suivant l'ordre établi (ci-dessus) par l'auteur lui-même. Et résumons rapidement. Dans ce Rose-Hôtel sont réunis de drôles de zigotos. Rosine (dite Kiki) et Jean-Pierre (dit le Dada), très jeune couple dont les amours sont orchestrées et disséquées avec une passion morbide et dévorante par Rose, la patronne des lieux, par le valet de chambre Vespasien ...



Les Ambassadeurs trônant, avec Madame Rose et Vespasien à gauche, et les amoureux à droite *les Éblouissements de Monsieur Maurice*, mis en scène par C. Merlin)

... et aussi et surtout par leurs pensionnaires (« petite chapelle de philosophes et rêveurs »), dits « les Ambassadeurs » qui sont gracieusement logés au sixième étage.

Le rideau se lève sur l'arrivée intempestive d'une cliente de province, Madame Bouteille. On ne le sait pas encore, mais Madame Bouteille est Blanche, la propre sœur de Rose. Les deux sœurs sont brouillées depuis des années, car la première a séduit

le mari de la seconde. Ce qui n'a pas empêché Rose, dont le cœur est généreux, d'accueillir et d'élever Rosine-Kiki, l'enfant que Blanche a eue d'un premier amant, Léopold Piron, le propriétaire du Rose-Hôtel, perpétuel voyageur à la Raymond Roussel, qui de loin supervise la gestion de Rose et lui envoie les personnes qu'il souhaite voir hébergées dans cette auberge espagnole.

Tout au long de cette Nuit, Madame Rose, les amoureux, les valets de chambre Vespasien et Charlemagne, et, bien sûr, les Ambassadeurs au complet, siègeront, quasi immobiles, dans le salon du Rose-Hôtel.

— Avouez, Madame, que l'immobilité de ces personnages est singulière.

— J'aime l'immobilité, dit Rose.

— Quel silence !

— Nos Ambassadeurs sont en Congrès.

Ils s'y livreront à divers jeux et rituels, souvent enfantins, parfois cruels, ils y évoqueront plusieurs épisodes de leur passé, ils y dîneront ensemble (le menu complet figure à la page 160), ils y dialogueront avec l'ombre de Mme Bouteille (qui ne franchit jamais le seuil), ils vénèreront la Colonne Saint-Cornille. Et l'aube venue (« Le coucou sonne quatre fois »), Léopold viendra, ou plutôt, descendra triomphalement (ne dit-on pas communément « descendre à l'hôtel » ?), annoncé par le don d'une Rose « merveilleuse », que vient livrer le « messenger d'un magasin de fleurs ouvert bien avant dans la nuit, sur le boulevard Montparnasse ». Et tout alors sera enfin compris, accompli, éclairé, pardonné. « C'est le jour, Vespasien ... Éteins la lampe ! ». La Nuit mystique, la Nuit initiatique est terminée.

Un mot enfin sur la Colonne, dernier item de la liste (non exhaustive) que dresse Fourré au début du roman et que nous avons reproduite ci-après, cette Colonne Saint-Cornille, que les Ambassadeurs vénèrent en effigie, sous les espèces d'une photographie :

... Une main gantée de mitaines blanches soulève lentement la palme de plumes et désigne une photographie encadrée de perles bleues, accrochée sur le mur.

L'étrange colonne est là, que calotte le dôme d'un habitacle entouré d'un garde-fou :

Colonne Saint-Cornille.

(...) L'espace n'est que silence ...

Âmes transparentes.

Franges sanglantes.

Pulsations rouges et chaudes de l'onde épaissie par la vie.

Des milliers de cœurs animés par l'émoi battant à travers le monde.

Vespasien dit :

– J'entends mon cœur. (...) Rose répond :

– C'est le temps que tu entends. (...)

Rose dit :

– Cachez le tableau. La fillette se trouble.

Et par le jeu d'une tirette de ficelle, la colonne a disparu sous un voile frangé d'or.

Cette Colonne (nous évoquerons un peu plus loin le monument réel qui lui a servi de modèle) joue un rôle important dans le dénouement de l'intrigue : on y apprend en effet qu'elle abrite depuis des années les tristes divagations de Madame Bouteille, installée là par Léopold, lequel a pour sa part transformé la chambre circulaire au sommet de la tour en cénotaphe avec photos, documents et vases de fleurs, à la mémoire de tous les personnages du Rose-Hôtel – et de leurs amours défuntes.

Mais aussi et surtout, la Colonne est le symbole phallique nécessairement évident de toute cette histoire. Breton ne s'y est pas trompé, qui, pour ouvrir sa toute nouvelle collection « Révélation » chez Gallimard (elle se refermera d'ailleurs sitôt le Rose-Hôtel publié – mais n'anticipons pas) a fait une infidélité à la légendaire couverture blanche, lui préférant un rose qu'aujourd'hui on qualifierait de « fluo », trois fois orné, en trois échelles différentes, d'une photo en noir et blanc de ladite tour.

Je lis toujours avec grande avidité ce que vous voulez bien m'écrire de l'accueil que rencontre autour de vous et plus loin « La Nuit du Rose-Hôtel ». Pour ma part j'en ai trouvé la présentation extérieure à la fois

élégante et frappante. La maquette de couverture est de Pierre Faucheux, qui me paraît avoir le meilleur sens actuel de la nouveauté et de l'équilibre. La répétition de la colonne à ses trois échelles et la typographie qui l'accompagne sont des choses *trouvées*²⁶.

Maurice Fourré sera un peu suffoqué en découvrant son opus ainsi attifé. Choqué – mais ravi.

Laissons le dernier mot à Christian Biet²⁷, pour qui *La Nuit* raconte l'amour, à tous les étages de l'hôtel. Et la Colonne dans cette histoire, c'est

l'amour, (...) qui se dresse dans le rose, tout autant que dans la rose : c'est la vie.

III. Génétique

Au commencement, il est plus que probable que Fourré a nourri ce récit de nombreux souvenirs personnels.

Il est permis de supposer qu'il avait d'abord borné son ambition à la composition d'une nouvelle un peu leste, dans le goût *Montparno*. Les tendres souvenirs aidant, le cœur a dû s'y mettre ...²⁸

De son côté, la tradition familiale (se faisant certainement l'écho d'une confidence de l'écrivain lui-même) fait état d'une péripétie assez rocambolesque :

En 1921, pour fuir un mari jaloux, il se réfugie précipitamment dans un hôtel borgne du quartier Montparnasse, l'Unic Hôtel²⁹.

Nous sommes, bien entendu, partis depuis belle lurette déjà sur la piste de cet Unic Hôtel. Les avis divergent. Pour

²⁶ Lettre d'A. Breton à M. Fourré, 7 novembre 1950

²⁷ Christian Biet, op. cit.

²⁸ Philippe Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Paris, Le Soleil noir, 1978

²⁹ *Maurice Fourré, Bio-bibliographie*, établie par Y. le Baut et J-P. Guillon

Michel Butor³⁰, il s'agirait en fait de l'hôtel Littré, dans la rue du même nom, à deux pas de la rue de Rennes, où Fourré descendait volontiers lors de ses fréquents passages à Paris. Supposition peu fondée : on ne peut guère imaginer ce grand hôtel cossu, aux verrières Belle Époque, accueillant les conciliabules de Mme Rose et des Ambassadeurs. Deux autres établissements, tous deux situés rue du Montparnasse, semblent correspondre de beaucoup plus près à l'évocation des lieux par Fourré : le premier est au numéro 5 de la rue, tout près du boulevard Raspail et de Notre-Dame des Champs, en face du collège Stanislas : modeste, respectable, discret, c'est lui, aux dires de Ph. Audoin, qui a servi à Fourré de modèle :

... l'Unic Hôtel, situé rue du Montparnasse, face à une entrée du Collège Stanislas. C'est ce modeste établissement, qui existe toujours, ou plutôt, existait encore quand j'ai pu, il y a peu, m'en assurer, qui deviendra le fabuleux *Rose-Hôtel*.³¹

Audoin a probablement bénéficié d'informations communiquées par la famille, et peut-être a-t-il raison. Le lieu, très paisible et très provincial aujourd'hui encore, est d'essence éminemment fourréenne.

Cependant, cet hôtel, qui existe toujours, en effet, sous le nom tout logique d'Hôtel Stanislas, ne s'est jamais appelé Unic Hôtel. Cette enseigne est dévolue, aujourd'hui encore, à un autre établissement, situé plus haut dans la rue, au numéro 56, de l'autre côté du boulevard du Montparnasse. S'il n'est certes plus un hôtel de passe, mais un hôtel (trois étoiles !) pour touristes – il nous paraît pourtant être un modèle infiniment plus crédible du Rose-Hôtel. Il est beaucoup plus proche que le premier de la rue de la Gaîté, de ses bars, de ses théâtres et des lieux quelque peu interlopes qui devaient y fleurir dans les années 20 ; beaucoup plus proche aussi de la gare – celle d'aujourd'hui, mais aussi et surtout, celle de jadis, qui se dressait, faut-il le rappeler, au

³⁰ *Paroles d'évangile, l'ancien et le nouveau*, interview de Michel Butor, in *Fleur de Lune* n° 21.

³¹ Ph. Audoin, *op. cit*

débouché de la rue de Rennes, en avant de son emplacement actuel. Fourré lui-même le précise d'ailleurs, par le truchement d'un de ses porte-paroles, Jean-Pierre, dit le Dada, dès les premières pages du roman :

Quand j'étais arrivé au ROSE-HÔTEL, le premier mai 1920 (...) dans ce Consulat d'Occident *proche la gare Montparnasse* ...

Ajoutons au passage, et pour le plaisir de tous les amateurs de coïncidences et d'anecdotes littéraires que l'Unic Hôtel semble décidément exercer une bien étrange fascination sur les écrivains, puisque Patrick Modiano en fera en 2012 l'un des personnages de son avant-dernier roman, *l'Herbe des Nuits*³². L'aventure continue.

Mais revenons à Fourré : dans cet hôtel, qu'y met-on, outre ses souvenirs ?

Eh bien, pour commencer, on y met les personnages de la balzacienne pension Vauquer.

Le matin, il ne s'y trouvait que sept locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et sur les événements de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité.

Ces sept pensionnaires étaient les enfants gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards (...) Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge élimé, des vêtements qui n'avaient plus que l'âme. Les femmes avaient des robes passées reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés (...) Ces pensionnaires faisaient pressentir des drames accomplis ou en action; non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles peintes mais des drames vivants et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement le cœur ...³³

³² Cf *Fleur de Lune* n° 28, Dans *L'herbe des nuits du Rose-Hôtel, l'Unic Hôtel et son double*.

³³ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*

Laissons passer un petit siècle sur ce décor, sur les occupants de la salle à manger de la pension Vauquer, et nous avons le Rose-Hôtel, son salon, ses Ambassadeurs au complet, ses deux valets d'étage, Madame Rose et sa baguette de verre ...

Le « roman de pension de famille », inventé par Balzac dans son *Père Goriot* est un genre littéraire en soi, très en vogue d'ailleurs (notamment dans le polar) au moment de l'écriture du *Rose-Hôtel* – que l'on pense à *L'assassin habite au 21*, de Stanislas-André Steeman, par exemple, adapté à l'écran en 1942 par un compatriote niortais de Fourré, Henri-Georges Clouzot.

Fourré part de là.

... mais pour aller ailleurs : nous ne sommes plus dans le Paris de la Restauration, nous sommes à Montparnasse, dans les Années folles. Les voisins du Rose-Hôtel, rue du Montparnasse, s'appellent Brancusi, au 54 ; Béatrice Hastings, au 42 ; Gertrude Stein, rue de Fleurus, à deux pas, près de ce Luxembourg où les femmes du Rose-Hôtel vont promener la petite Rosine, dite Kiki, à son arrivée à Paris.

Et à propos de Rosine, justement : la vraie, la grande Kiki (née Ernestine Prin à Châtillon-sur-Seine en 1901), dite de Montparnasse, se produisait, dans les années vingt, à la porte du Rose-Hôtel, dans un établissement nommé (ça ne s'invente pas !) ... le *Cabaret des Fleurs*.

Quand on lit attentivement *La Nuit du Rose-Hôtel*, il est bien difficile de ne pas prêter l'oreille aux multiples échos de ce que fut le Montparnasse de ces années vingt. Christian Biet³⁴ ne s'y est pas trompé :

... Enfin, nous sommes dans les années 1920-1950, assurément après 1920, date où Dada (Tristan Tzara, alias Samuel Rosenstock) arrivé de Zurich et Kiki (...) se rencontrèrent.

Associations. 1. *Dada* : Jean-Pierre, le Dada, le « je », est une ombre dans le Rose-Hôtel, celle de Tzara. 2. *Kiki* : on le sait, c'est le surnom de la *Reine de Montparnasse*. Kiki a été le modèle, la muse et l'amante de bon nombre

³⁴ Christian Biet, *op. cit.*

d'artistes du temps, tout en cultivant des talents de chanteuse, danseuse, gérante de cabaret, peintre et actrice de cinéma. Si l'on sait que, dans le texte de Fourré, Rosine est la nièce de Rose et l'enfant naturelle de Léopold Piron (...), on n'oubliera donc jamais qu'elle peut aussi être rêvée et devenir Kiki.

3. Rose : c'est la vie, Rose Sélavy et la vie c'est maintenant, aussi, pour nous, la Vie Mode d'emploi. Les désirs surréels s'y croisent et les poètes aussi. Duchamp et sa photo, Desnos et ses aphorismes, ses approximatifs calembours. Desnos a en effet repris, dès 1922, le personnage de Rose à son compte au gré des séances de sommeil hypnotique et de leur mise en texte : «Suivrez-vous Rose Sélavy au pays des nombres décimaux où il n'y a décombres ni maux ? », « Rose Sélavy affichera-t-elle longtemps au cadran des astres le cadastre des ans? », «Nos peines sont des peignes de givre dans des cheveux ivres. »... Enfin, dans l'aphorisme numéro 13, on lit : « Rose Sélavy connaît bien le marchand du sel. » Fourré doit savoir tout ça ...

Dada, Kiki, la rue du Montparnasse, les passes et l'écriture, Rose/Rose, Duchamp, Desnos, nous sommes ainsi pris dans la première couche mythologique du surréalisme, telle qu'elle peut être rêvée par un oisif d'Angers, ou de Nantes, à peine sorti des wagons de la gare Montparnasse toute proche (1926, Fourré a 40 ans), ou telle qu'elle peut être écrite par un homme vieux (1950, Fourré a 74 ans) et ne cessant de se réécrire, après la guerre, après la déportation de Desnos, une fois l'hypnose et tous ses rêves assassinés.

Autrement dit, nous lisons quelque chose comme un panthéon surréaliste, dûment édifié par Fourré, qui se déploie par associations, se donne le choix des occurrences et cultive les références intertextuelles dissimulées ...

Comment en effet, lorsque Fourré nous décrit le salon de Madame Rose, où Kiki trône en Mariée, déjà *mise à nu* par le regard concupiscent des Ambassadeurs/Célibataires, comment ne pas penser au Grand Verre de Duchamp ?

Dans un numéro lointain de *Fleur de Lune*³⁵, nous nous interrogeons déjà sur les liens d'amitié qui ont pu (dû ?) se nouer entre Maurice Fourré et Henri-Pierre Roché, lequel fut toute sa vie durant le proche de nombreux artistes de Montparnasse, et aussi, jusqu'à sa mort, l'ami intime de Marcel Duchamp :

... Fourré et Roché se sont-ils croisés chez Gallimard ? Se sont-ils parlé, se sont-ils connus, dans ce Montparnasse où Roché a vécu la plus grande partie de sa vie et que Fourré a tant sillonné en débarquant du train d'Angers ?

³⁵ n° 21, avril 2009, *Un Fourré peut cacher un Roché (et inversement)*.

J'aime à m'imaginer leur rencontre (...) Deux « hommes qui aimaient les femmes », deux élégants d'un autre siècle, pourtant parfaitement à l'aise dans l'instant présent, deux humains que le bonheur ne rebutait pas et que la mort courtoisait sans leur faire peur. Elle est entrée chez eux presque en même temps : le 8 avril pour Roché, le 17 juin pour Fourré. C'était en 1959.



Les amoureux, Kiki et le Dada, « dévorés » par la concupiscence des Ambassadeurs (*Les Éblouissements de Monsieur Maurice*, ms Cl. Merlin)

Autrement dit, Maurice a-t-il connu Marcel via Henri-Pierre, sur les terrasses de Montparnasse ?

La question reste ouverte.

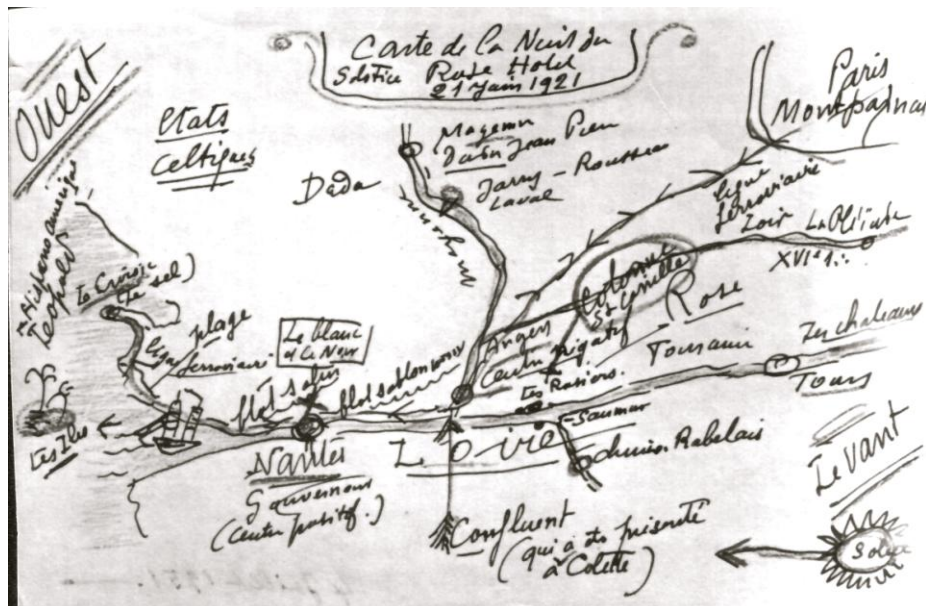
Dans le *Rose-Hôtel*, à part tes souvenirs de jeunesse, qu'as-tu mis d'autre, Maurice ? Beaucoup de la terre natale, arrière-pays de la gare Montparnasse – et d'ailleurs, Fourré n'hésite pas à évoquer l'existence d'un réseau, symbolique, tangible, et en tout cas hydrologique, entre ces deux pôles de son existence :

Les eaux transparentes qui fluaient des sources lointaines à travers les ramifications de l'installation hydrothérapique du ROSE-HÔTEL, fuyaient vers la mer ...

La Loire, Nantes, la Bretagne et sa lumière incomparable, la mer occidentale – mais aussi les fillettes de vin d'Anjou, les tonnelles fleuries, les Angevins, « race si aimable, si riante, toute d'harmonieux équilibre, d'observation malicieuse, de réticences pétillantes » ... nous valent tout au long du roman des échappées toujours somptueusement écrites. Et même cartographiées ! On pourra le vérifier dans le schéma dessiné tout exprès par Fourré et que nous reproduisons ci-après.

On y trouve aussi un souvenir plus précis, un lieu assez exceptionnel de la campagne angevine, et qui entre dans la narration en tant que personnage à part entière : il s'agit de la Colonne Saint-Cornille, dont le modèle très précisément évoqué, – ne serait-ce que par sa photo qui orne trois fois la couverture de l'édition originale chez Gallimard, mentionnée ci-avant – est la tour d'observation (souvent qualifiée de « phare en pleine terre ») de Cornillé-les-Caves, près d'Angers.

Pour tous les détails architecturaux concernant cette construction, nous renvoyons le lecteur au numéro 31 de *Fleur de Lune*. Et, pour ce qui est de son histoire, (racontée par son actuel propriétaire), au film *La Colonne Maurice*, tourné par Bruno Duval.



Cette « Carte de la Nuit du Rose-Hôtel » tracée par Fourré lui-même, ramasse en un schéma un grand nombre des trajectoires, des lieux, des influences, des paysages et des personnages qui constituent la trame complexe et délicate du roman.

Le « confluent » (de la Maine et de la Loire) a été présenté « à Colette » – lisez Colette Audry, écrivaine qui fut très proche de Maurice Fourré dans les années cinquante, et complice de nombreuses fugues à deux dans les provinces occidentales.

La Tour de Cornillé a en effet été construite dans les années 1820 par un riche propriétaire de la région, amoureux fou de sa nièce qui vivait dans le manoir voisin. Du haut des trente-trois mètres de l'édifice, il voulait pouvoir suivre tous les jours, à la longue-vue, les jeux et promenades de la jeune fille dans son jardin ... Duchamp n'est pas loin. Fourré non plus.

Il n'a en effet pas pu ignorer cette étrange histoire, et s'en est magistralement servi dans l'argument de son roman. Le lieu avait pour lui une signification assez péremptoire pour qu'il y entraîne André Breton, à la fin de l'été 1950 : sa dédicace de la photo prise à cette occasion en fait foi³⁶.

Oui, il y a tout cela, dans le *Rose-Hôtel*, et bien d'autres choses encore, multiples, complexes, dont la décantation a coûté à Fourré vingt années d'efforts.

Nous voici déjà à l'été 1944 : il vient d'avoir soixante-huit ans. Son livre est fini – ou presque.

Le plus dur reste à faire.

(À suivre)

B. Dunner

³⁶ Cf *Fleur de Lune* n° 32



La tour de Cornillé les Caves (Maine-et-Loire) avant la guerre

PS bibliographique

Ce que l'on vient de lire n'est pas toujours inédit. Si *Fleur de Lune* n'a jamais consacré un cahier spécial au premier roman de Fourré, contrairement aux trois et même aux quatre suivants – puisque même l'inachevé *Fleur-de-Lune* a fait l'objet d'une livraison spéciale, sans compter la transcription de ses notes préparatoires par J. Simonelli dans les numéros 30, 31 et 32 – nous avons publié, au fil des ans, plusieurs articles au sujet ou autour du *Rose-Hôtel*.

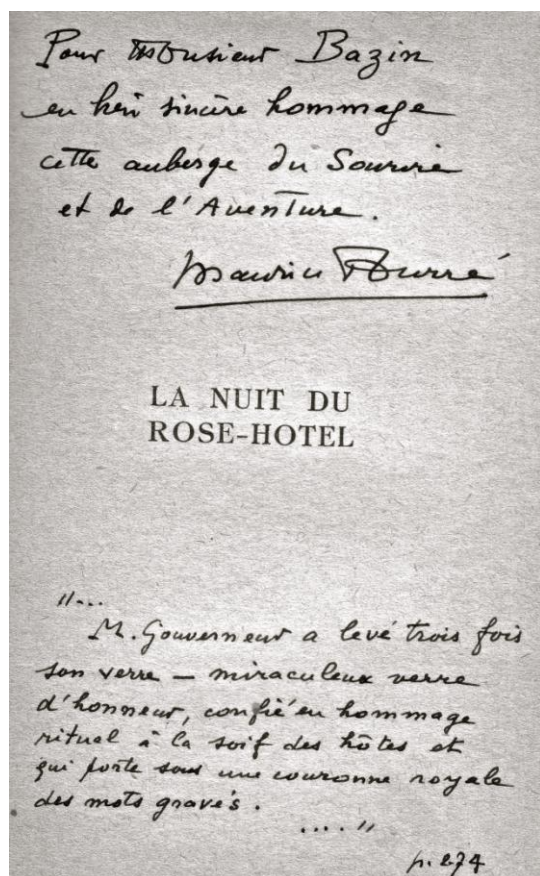
Mais c'est la première fois que nous essayons de réunir toutes ces données, dites et inédites, en un tout cohérent, chronologiquement ordonné et autant que possible complet, sinon exhaustif. C'était en tout cas notre propos, et nous espérons y être en partie parvenus.

C'est donc dans cette mine très riche des 34 numéros parus de *Fleur de Lune* que nous avons souvent puisé, croisant cette récolte avec d'autres documents et d'autres sources, notamment les écrits de Ph. Audoin, de J-P. Guillon, d'Y. Le Baut, M. Carrouges, J. Chénieux, ainsi que des lettres et des articles restés inédits.

Et enfin – et en premier, même ! – nous nous sommes bien sûr replongés dans le texte canonique, à savoir celui de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Nous avons travaillé sur une édition originale, faute d'avoir pu retrouver la réédition en poche de la collection l'Imaginaire, probablement prêtée à un fourréen impénitent et étourdi.

Cet exemplaire ancien est dédié, comme on peut le voir dans l'illustration ci-après, à un certain M. Bazin – il est fort peu probable qu'il s'agisse d'Hervé Bazin le romancier, et d'ailleurs, ce patronyme est assez courant en France, notamment en Anjou.

Non content d'offrir son ouvrage dédicacé, Fourré s'est aussi fendu d'une belle lettre à ce Monsieur Bazin. Vains efforts, puisque les pages de cet exemplaire du *Rose-Hôtel* n'ont jamais été coupées ... (ou peut-être en a-t-il lu un autre exemplaire, peut-être l'avait-il déjà acheté ? Soyons charitable). La lettre elle-même est restée intacte entre les pages du livre, et nous ne résistons pas aujourd'hui, soixante-sept ans plus tard, au plaisir de la reproduire ici, la donnant enfin à lire à des lecteurs qui eux, peut-être, s'y intéresseront.



Angers, 23, quai Gambetta
Le 14 janvier 1951

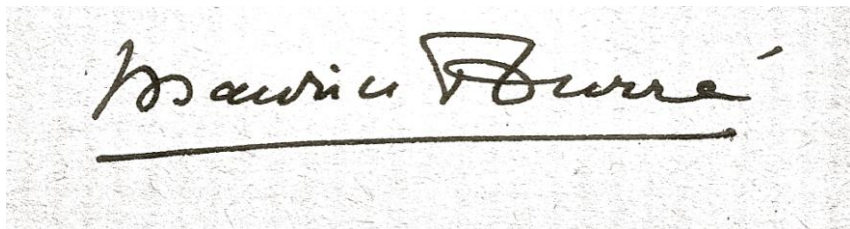
Monsieur,

Monsieur Doumain,
Représentant des Éditions
Hachette Gallimard, que j'ai
eu le plaisir de rencontrer tout
dernièrement à Paris, ayant eu
l'amitié de m'informer que la
lecture de mon ouvrage
littéraire la « Nuit du Rose-
Hôtel », qui vient de paraître
chez Gallimard, serait
susceptible de mériter votre
attention, je me fais plaisir de
vous adresser, par le plus
prochain courrier recommandé,
l'hommage personnel d'un
exemplaire dédicacé de mon
livre. Je serais heureux
d'espérer qu'il saura ne pas
vous déplaire.

Jean Paulhan, dans les « Cahiers de la Pléiade » d'Automne (sic) 1949, a présenté un choix de trois de mes chapitres avec la très belle préface d'André Breton qui accompagne présentement mon ouvrage inaugurant la collection « Révélation » chez Gallimard, sous une couverture rose illustrée d'une Colonne.

Sans vouloir paraître plaider en faveur d'un ouvrage où le sentiment poétique qui est dans le cœur de chacun se mêle à une fabulation romanesque que traversent les mille aventures et souvenirs de la vie centrés en une nuit d'auberge, je peux cependant vous dire que « La Nuit du Rose-Hôtel » a été signalée déjà dans des revues et la presse sous des sens divers, favorables ou polémiques, souvent longuement. « Les Temps modernes » de Décembre, « La Gazette des Lettres », « Le Figaro littéraire », « La libre Belgique », « Le Petit Marocain », l'Ouest (sic) France, « La Nouvelle République », Radio Rennes, Radio Paris, etc ... Ceci dit, Monsieur, sans penser présager en rien de votre jugement auquel je me permets de soumettre en toute sincérité et simplicité un ouvrage dont je n'ignore pas le côté de nouveauté qui peut étonner au prime abord, mais aussi, pour ma joie, fait naître, parmi les cœurs disponibles au mouvement de la vie et du rêve, de bienveillants amis.

C'est dans cet espoir, Monsieur, de votre indulgence et sur la foi de votre attention, que je vous adresse cet ouvrage, en vous priant d'agrée, avec mes remerciements, mes compliments de sympathie.

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, textured paper. The signature reads "Maurice Breton" in a cursive, slightly stylized script. Below the signature is a single horizontal line.

Le Rose et le Noir

l'Art poétique de Maurice Fourré

C'est en vain qu'au Parnasse un éternel auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ...
Boileau, *Art poétique*

Entre tant de beautés que partout l'on peut voir
Je comprends bien, ami, que le désir balance
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou ROSE ET NOIR
Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

C'est en vain qu'à Montparnasse un ordinaire HÔTEL de passe à l'enseigne ROSE tente de se faire passer pour pension de famille respectable. En réalité, sous l'égide de Madame ROSE, bienveillante maîtresse des cérémonies, on y célèbre, sur l'AUTEL d'EROS, un culte non moins temporel que spirituel.

C'est en vain qu'à Montmartre, La Chapelle, Belleville-en-mer et jusqu'en Nouvelle-Zélande – c'est un fait avéré –, une obscure association d'amis et connaissances persiste à fleurir de roses la tombe de l'immortel auteur de *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui n'a jamais été pressenti pour appartenir à quelque académie que ce soit.

Chœur des voisins et amis du “membre de l'AAMF » :

– « Dans quel guêpier s'est-il encore *FOURRÉ*, ce butor! »

C'est en vingt, trente ou quarante après dix neuf cent que, dans la déjà longue vie d'un certain Maurice Fourré, se situe la conception de ce nouveau *Roman de la Rose*.

Fourré n'en était pas à son coup d'essai, ayant déjà risqué, sous prétexte d'édification bien-pensante des jeunes générations, une première incursion dans les lettres au tout début du siècle dernier.

Le *Rose-Hôtel* fut publié en 1950 dans la toute nouvelle collection *Révélation*. Gallimard l'avait confiée à André Breton, qui se fit le promoteur enthousiaste de ce premier titre, lequel, comme un "bijou rose et noir" ouvragé par Pierre Faucheux, restera aussi *unique* que le laissait présager, dans la réalité des faits, le "vrai" nom du Rose-Hôtel, l'*UNIC HÔTEL* – à la lettre près anagramme de cette *NUIT* qui, à l'improvisiste, *UNIT*.³⁷

Histoire d'obtenir, pour le lancement de l'ouvrage, l'agrément de l'opinion la plus autorisée, Breton organisa, à deux pas de là, une lecture publique en l'hôtel *LITTRÉ*, d'où l'erreur de plusieurs des personnalités présentes, qui ont pris le Dictionnaire pour le *Rose*, et confondu les deux établissements.

« Fourré lisait très bien », se souvenait encore, voici quelques années, Michel Butor, présent à la cérémonie en compagnie de son mentor surréaliste Michel Carrouges, parmi les membres du groupe de Breton confronté, avec Gracq, à l'état-major de la maison Gallimard, Paulhan et Queneau en tête, eux-mêmes assistés de quelques critiques aimables et autres convives triés sur le volet.

À la mi-siècle dernier, époque marquée par l'essor de l'existentialisme et, en retour, la réaction des "hussards" de la garde montante, le label "surréaliste" n'était plus d'une actualité brûlante : loin de figurer encore dans les rangs de l'avant-garde, il appartenait déjà à l'avant- ... guerre, et même, pour l'*art poétique*, à l'avant-Première guerre mondiale.

³⁷ Comme par un fait exprès, l'avant-dernier employeur de Fourré comme "beau parleur" à la Chambre s'appelait *CUNY* (Paul), homonyme de l'interprète Alain des *Visiteurs du soir* (1944), au *Y* près palindrome d'*UNIC*, à l'oreille *CUL NUL* (!).

Se souvenant de l'arrêt prononcé, sous l'autorité tutélaire de Valéry, par Breton contre la contrainte narrative de la succession chronologique des événements, une nouvelle forme de roman allait naître en France, dans les années cinquante, sous l'influence persistante de Proust, Joyce et Kafka, au grand scandale des éternels soupirants de "La Marquise...", clients occasionnels du (P)ROSE-Hôtel naturaliste rongé par les vers symbolistes – ou néo.

De son propre aveu, Butor – toujours lui – a puisé, pour son propre *Passage de Milan*, ou encore pour *L'Emploi du Temps* – mais l'œuvre toute entière de Butor, et des écrivains en général n'est-elle pas *emploi du temps* ? – certaines innovations formelles chez ... Maurice Fourré. Voilà donc notre vieillard vert propulsé, de l'entourage néoclassique de Valéry – à Midi le Juste – jusqu'à celui, néo-moderne, de Robbe-Grillet – à Minuit des Éditions –, sans même avoir eu besoin de se taper, comme le neveu Hervé de son premier mentor René Bazin, *La tête contre les murs* : sa "crise d'adolescence" à lui, il l'avait faite bien plus tôt, en répliquant à l'injonction bien pensante de son ancien maître ("*Ménagez l'âme de nos enfants, mon cher ami...*") par le "mot" d'Alfred Jarry : « *M...* », courtoisement laissé en pointillé.

Comme le Niortais Carrouges, l'Angevin Fourré n'avait pas pour autant jeté l'Enfant Jésus avec l'eau de son baptême : une *cérémonie* comme une autre pour lui qui, selon son unique biographe Philippe Audoin, membre du multiple "groupe surréaliste", savait les apprécier, à l'exception toutefois de celle du mariage, histoire de ne pas verser, à son tour, dans la licence vaudevillesque.

Notre « célibataire endurci » aurait-il, pour cette raison et quelques autres, payé, dans la faveur de Breton, les pots cassés de “l’Affaire Carrouges” ? – rappelons que Michel Carrouges avait été dénoncé comme « catholique pratiquant » et finalement exclu du « groupe » après avoir publié au Seuil un *Eluard et Claudel* qui, non sans malice, réunissait deux idéalismes lyriques ...

Quoi qu’il en soit, après lui avoir annoncé qu’il souhaitait l’inclure dans l’*Anthologie de l’humour noir*, Breton, en décembre 1949, y renoncera (... « Il m’en coûte de vous dire que j’ai renoncé à insérer des fragments de votre œuvre dans l’Anthologie de l’humour noir. À la réflexion, il m’a semblé que c’était par trop solliciter le texte dans un sens arbitraire et que cela risquait d’en fausser la perspective ... »), renfermant ultérieurement son éloge magnétique sous *Clef des champs*.

De son côté, Carrouges lui-même, pourtant ami très proche de Maurice, ne jugea pas bon de conserver, dans la réédition de ses fameuses *Machines célibataires* aux éditions du Chêne, le chapitre consacré à *La Nuit du Rose-Hôtel* : trop rose pour l’un, pas assez “mécanique” pour l’autre ... Pas de chance.

À Saint-Germain des Prés comme ailleurs, les querelles de clocher sont les plus tenaces, et, dans tous les cas de figure, la poésie passe à la trappe.

– Vous avez dit “la Poésie” ?

Selon la règle classique – mais qui, selon Jean Rousset, est en fait « baroque » –, la *poésie*, c’est l’art littéraire tout entier en tant qu’il donne matière à (*re-*)*création* publiée dans tous les genres de beauté. Emprunté à la musique de la voix, de la voie et même de la vie humaine, le lyrisme n’en constitue, comme l’épique et le satirique, qu’un des registres fondamentaux, caractérisé par l’exaltation émotionnelle du rythme et de sa rime.

Selon la règle romantique, le lyrisme devient “la Poésie par excellence”, pour ainsi dire la seule, en vers ou, de Chateaubriand mémorialiste à Hugo romancier, en prose.

Selon la règle symboliste, le lyrisme quintessencié devient “Poésie Pure”, avec son pendant naturaliste chez Zola ou Huysmans, fondateur, avec Des Esseintes, du « héros mallarméen » en quête d’absolu éthique, esthétique, et parfois même – au grand dam des surréalistes – ecclésiastique.

Selon la règle dadaïste, la Poésie, c’est le déni de toute règle : absurdité fait loi, et *L’OUÏE* : histoire de se faire entendre, le hasard pur a besoin de faire scandale, en portant atteinte au culte domestique de la Raison : ainsi peut-on soigner aussi, par la bande, sa propre publicité.

De la destruction de tous les principes, on accède vite à l’autodestruction du Mouvement qui, selon Baudelaire, « déplace les lignes ».

Pour être sûr de rester poète, et non calamité publique, vivement l’instauration d’un nouveau principe supérieur, encore plus “sur-” que le précédent !

Selon la règle surréaliste, la seule “Poésie” pure de tout alliage est celle qui s’écrit *automatiquement*, sa quête d’« images » inédites – et de préférence « interdites » – servant non moins automatiquement de prétexte au rejet systématique de toute autre “littérature” qu’elle-même, y compris au rayon « poésie », à moins qu’il ne recouvre exceptionnellement « l’état de Nature », fondement de toutes les mythologies dites révolutionnaires. Faute d’avoir découvert scientifiquement la détermination substantielle du réel organique, on en revient alors au (super-)naturalisme de Nerval, dans l’acception la plus pathologique du terme : bienheureux les fous, car ils ont vu « Dieu », « le Diable » – ou le docteur.

Où notre Maurice s'est-il encore Fourré ?

Avant d'avoir été admis, chez Gallimard, à la Sainte Table des « révélations » maison, notre débutant tardif se montrait, à première vue, indifférent à tout exercice d'École— sauf à penser qu'il ne renouait, sur fond de tenture apocalyptique, avec la tradition courtoise du Roi René.

En intitulant *Révélation* la collection où il lui a accordé la première place — et en fin de compte (c'était à prévoir) l'...*unique*, on pourrait croire que Breton, dont le premier recueil de poèmes s'intitulait *Mont de Piété*, se soit, sans profession de foi, abreuvé à la même source, temporelle autant que spirituelle, cette fois.

Peut-être s'agissait-il enfin de poésie en tant qu'art « brut » comme celle qu'avait pratiquée, longtemps auparavant, aux yeux et aux oreilles des surréalistes, Jean-Pierre Brisset, le voisin de Maurice Fourré à Angers ?

Partageant, à l'instar de Raymond Roussel, un penchant anticipatoire pour Jules Verne, Fourré, parvenu à l'âge de la retraite, s'est plongé, avec une ardeur juvénile, dans l'étude approfondie des lettres françaises depuis le haut Moyen âge jusqu'à Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, et Valéry.

Les abstracteurs de quintessence post-mallarméens, il a dû finir, comme les dadaïstes, par les trouver ... un peu rasoir. Quant à lui-même, à l'oral comme à l'écrit, il avait plutôt une vocation de causeur — et de conteur — de table d'hôte : un rôle dans lequel il se mettra lui-même en scène, sous son propre prénom de baptême, dans son troisième roman *Tête-de-Nègre*, « couleur marron très foncé, tirant sur le noir », selon le dictionnaire : la seule *Cérémonie*, au sens mémorable du terme, c'est celle de l'*Écriture*.

Quoi de neuf, là-dedans ?

Rien d'autre, en termes de modernité littéraire, que la *mise en scène* — et en *cène* — *de l'écriture considérée comme une cérémonie*, comme, par Michel Leiris, la littérature tout entière

dès 1939, “considérée comme une tauromachie”³⁸. La poésie, selon le Breton de *Sur La route de San Romano*

... se fait dans un lit comme l'amour
Ses draps défaits sont l'aurore des choses
La poésie se fait dans les bois

À la bonne – ou à la mauvaise ? – heure, mais toujours dans sa provocante nudité, la colonne Saint-Cornille sert à Fourré de *couverture* à peine voilée.

La moralité publique serait-elle sauvée ?

Comme dans un polar de bas étage, la POLICE mène l'enquête au Rose-Hôtel : de Poe à Baudelaire comme de Boileau à Narcejac, il n'y a qu'un pas dans la poétique – d'aucuns diraient « l'esthétique » – du genre.

Dans l'esprit de Fourré, l'amour tel qu'on le fait tous les jours dans les chambres réservées à cet usage n'est guère plus moralement condamnable que la passion fatale vouée par le constructeur de la vraie Colonne Saint-Cornille à sa nièce, au point d'avoir fait ériger, pour l'apercevoir dans son jardin, un si phallique édifice. Logique que dans le salon de Madame Rose, les Ambassadeurs, rangés en carré de Célibataires, en vénèrent l'image.

Quand le *CIEL Y BAT TERRE*, exclure le ciel de ses ébats, c'est encore une forme de censure.

Comme l'entendait encore, à la mi-siècle dernier, Teilhard de Chardin, « tout ce qui monte *CON-VERGE* » – fût-ce, pour éviter d'être surpris en galante compagnie, replié dans un *FOURRÉ*.

Bruno Duval

³⁸ Dans la réponse qu'il a faite à André Rousseaux, implacable censeur du *Rose-Hôtel* dans les colonnes du Figaro, lettre que nous reproduisons ci-après, Fourré lui-même fait allusion à cette notion de littérature comme tauromachie, que Rousseaux prête, lui, à Hemingway.

Une lettre inédite de Maurice Fourré

Maurice Fourré — ANGERS 23 quai Gambetta
à André Rousseaux, critique littéraire au Figaro
Le 9 décembre 1950

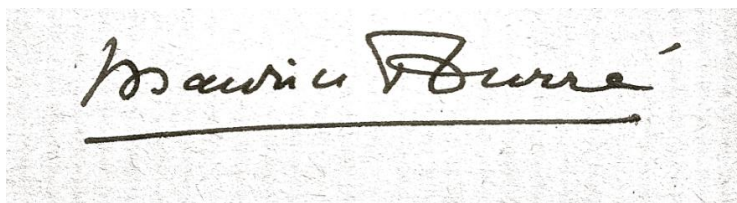
Monsieur,

Je tiens à vous exprimer mes remerciements pour avoir bien voulu signaler aux lecteurs du “Figaro Littéraire” mon ouvrage “La Nuit du Rose-Hôtel”. Je suis particulièrement sensible à vos lignes relatives au réseau fluvial de la Loire, où j’ai eu la chance de naître, et où, après trente ans à Paris, je suis revenu vieillir — sur ces rives où une population, humanisée par un long passé, aborde l’angoisse de vivre par la bande du sourire, qui est indulgence, philosophie, certitude, courage aussi parfois. À l’occasion de ma fragile auberge, où passent des ombres dont un critique a dit “une danse des morts en costume de cirque” j’ai pensé devoir relire dans votre volume troisième de “La Littérature du Vingtème siècle”, votre chapitre sur “le jeu avec la mort chez Hemingway”, particulièrement les pages 249/50, et les suivantes, qui fixent la pensée sur les actes sanglants et graves de la tauromachie espagnole :

« Ainsi toute vie se déroule-t-elle dans la mort par une riche confusion de mouvements inconscients. Seulement quand l’homme survient dans cette écœurante aventure, c’est avec science et conscience de son destin. Il vit comme le reste de la nature, dans un chaos analogue d’absurdités et de violences. Mais il sait qu’il a rendez-vous avec la mort, et plus il se jette dans une vie hardie, plus il a les yeux fixés sur la mort ».

Ne peut-on penser découvrir ce point d’immobile gravité derrière l’écran discret et audacieux de bien des sourires ?

Je vous prie d’agréer, Monsieur, l’expression de mes sentiments les plus distingués

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, textured paper. The signature reads "Maurice Fourré" in a cursive script. Below the signature is a single horizontal line.

10
ÉCHOS

416. Environs d'ANGERS
CORNILLÉ - La Tour
Observatoire - L. V., phot

ET

NOUVELLES

Les machines célibataires

au Lieu
unique de Nantes

Une proposition de Marie-Pierre Bonniol avec des œuvres de Michel Carrouges & Jean-Louis Couturier, Marcel Duchamp, Pierre Bastien, Glen Baxter, K.P. Brehmer ; les figures de Raymond Roussel, Francis Picabia, Norah Borges ; l'ombre d'Enrique Vila-Matas, et la participation d'Eduardo Berti.

Du 19 février au 13 mars 2016 (nous arrivons donc trop tard pour vous donner la possibilité d'y aller, mais non pour vous donner l'envie de vous y intéresser !), à Nantes, au Lieu unique, Michel Carrouges, et, par voie de conséquence, Maurice Fourré, ont été à l'honneur.

En effet, l'exposition tournait autour des huit planches topographiques que Jean-Louis Couturier, le fils de Michel Carrouges, a réalisées sur les instructions très précises de son père pour mettre en espace les différentes « machines célibataires » que Michel Carrouges a présentées dans son ouvrage ainsi intitulé.

Carrouges avait écrit une première version de ses *Machines célibataires* (Arcanes, 1954) dans laquelle Fourré figurait en bonne place, en compagnie de Poe, Verne, Lautréamont, Bioy Casares, Jarry, Roussel, Kafka, etc. Hélas, lors de la réédition de l'ouvrage, en 1976, aux Éditions du Chêne, Carrouges, ayant remanié son texte, en a écarté Fourré, et son Rose-Hôtel. Il est pourtant évoqué dans les moindres détails, dans la première version du livre, ainsi que la Colonne Saint-Cornille, qui constitue avec lui cette machine célibataire en pleine déréluction, dont l'aube du solstice, les premiers rayons

du 22 juin signeront la défaite :

... un immense souffle d'espérance monte avec l'approche de l'aube. Les maléfices vont cesser. Le pouvoir de la machine infernale et jusqu'à ses ombres ultimes vont être abolies définitivement³⁹.

Mais voilà, à la réflexion, il lui a semblé que Fourré (avec d'autres, qui figuraient dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Les Zones limitrophes*) n'entrait pas vraiment dans son propos, et il s'en explique ainsi :

Dans la nouvelle édition, en revanche, la seconde et la troisième partie seront entièrement supprimées. *Les Zones limitrophes*, parce qu'elles peuvent être une cause de confusion avec les Machines Célibataires proprement dites ...⁴⁰

C'est très regrettable, mais du moins peut-on se reporter au texte du chapitre sur Fourré, dans l'édition Arcanes de 1954. Et, si on la possède pas, on peut le lire dans le numéro 3 de *Fleur de Lune*, consultable sur le site Maurice Fourré.

Quant à l'exposition de Nantes, elle est malheureusement terminée. Nous ne verrons pas les planches de Carrouges et Couturier, qui expliquent chaque machine célibataire ... Ce sera pour une autre fois.

Et en guise de consolation, nous pouvons lire ou relire *la Nuit du Rose-Hôtel*, pour en savourer la dimension mécanomorphe et célibataire.

Et entrer en catimini dans le salon de Madame Rose, « damier de verre et d'ombre, au rez-de-chaussée du Rose-Hôtel (...) où se déploie un inquiétant théâtre ... ».

³⁹ Michel Carrouges, *Les Machines célibataires*, Arcanes, 1954. Cf aussi *Fleur de Lune* n° 3

⁴⁰ *Ibid.*

Et monter sur la pointe des pieds « à travers les cinq étages d'agitation amoureuse » jusqu'à « la mansarde de Nanavati, bouddhiquement immobile, lové dans son cocon de silence, l'archiviste qui tient registre de toutes les activités du Rose-Hôtel suspendant au-dessus de lui le thème des inscriptions supérieures et cachées, érotico-mystiques » – le portrait de l'écrivain, en somme.

Nous ne regretterons pas l'excursion.

L'art de la dédicace

Nous l'avons vu, Maurice Fourré y excellait. Elle lui permettait de déployer les plus virtuoses volutes de sa courtoisie angevine ; et de solliciter ainsi l'attention, la bienveillance, voire l'amitié, pour lui-même comme pour ses œuvres.

Mais ici, nous avons quelque chose de plus :



Pour Hubertine Roland de Reniole
à son œuvre d'aujourd'hui,
avec les souvenirs de ma
fraternelle.

Maurice Fourré

Dans ce cas en effet, Fourré s'adresse à un écrivain et poète qu'il admire depuis longtemps ; et qui ne lui inspire pas la

même timidité éblouie que l'imposant André Breton. Il n'a pas attendu de débarquer à Paris en 1949, en pleine campagne de promotion de son *Rose-Hôtel*, pour découvrir R. de Renéville et ses ouvrages. Il en parle même en détail dans sa correspondance, notamment dans ses lettres à Carrouges ou à Roinet. Son intérêt spontané pour l'ésotérisme a trouvé à se nourrir à ces lectures, et il n'est guère douteux qu'elles aient aussi influé sur l'écriture du *Rose-Hôtel*.

Angers 23 Quai Gambetta
Pondrocôte 49.

Cher TITONSIENT,

Vainilly m'empêcher si je n'ose
résister à la joie de vous exprimer
le remerciement d'un vieil homme
entrant dans sa 74^{ème} année, touché-
soudain de l'honneur d'avoir effectué
devant vous, en ces derniers jours de Mai;
la lecture de quelques pages, coupées
d'une trop fantaisiste métaphore
biographique, et que vous avez bien
voulu encourager magnifiquement du
vigue transparent de la Poésie. Durant
des années qu'une pudeur me retient
de dire laborieuses, votre œuvre est venue
assister, comme elle le fait pour tout poète,

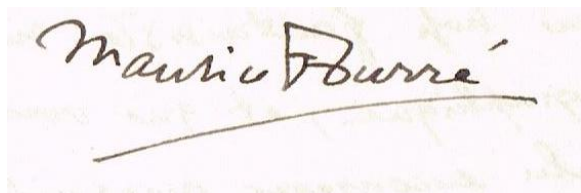
Un heureux hasard nous a fait rencontrer une lettre autographe inédite de Fourré à Renéviller, glissée dans un des ouvrages de la bibliothèque de ce dernier. Nous devons à la générosité de la librairie qui a découvert la lettre et nous en a communiqué le contenu, et à celle de l'acheteur du livre, qui a bien voulu en autoriser la publication, le plaisir de vous la présenter aujourd'hui dans *Fleur de Lune*.

Angers 23 Quai Gambetta
Pentecôte 49

Cher Monsieur,

Veillez m'excuser si je n'ose résister à la joie de vous exprimer le remerciement d'un vieil homme entrant dans sa 74^{ème} année, touché soudain de l'honneur d'avoir effectué devant vous, en ces derniers jours de Mai, la lecture de quelques pages, coupées d'une trop fantaisiste métaphore biographique, et que vous avez bien voulu encourager magnifiquement du signe transparent de la Poésie. Durant des années qu'une pudeur me retient de dire laborieuses, votre œuvre est venue assister, comme elle le fait pour tout poète, les courbes de ma marche vers un centre invisible et fuyant. Dans cette heure d'un samedi qui fut si proche de ma gare Montparnasse, j'ai senti se confirmer une rencontre que, j'espère, le mouvement de ma quête intérieure n'aura pas achevée.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, avec l'expression de mon admiration, l'hommage de mes gratitude et de mon sentiment sincère.

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, slightly textured paper. The signature reads "Maurice Fourré" in a cursive, flowing script. A long, horizontal line is drawn underneath the name, extending from the left side of the signature towards the right.

Juin à Saint-Sulpice

Pour la première fois cette année, l'AAMF sera présente au Marché de la Poésie, sous les marronniers de Saint-Sulpice – et le soleil aussi, du moins l'espère-t-on.

Nous vous attendons nombreux à notre stand, où vous trouverez en avant-première un inédit de Fourré : *Ex-Voto*. Nous vous annonçons déjà dans ces colonnes, il y a quelques mois, la parution imminente de cette plaquette de poèmes, conçue par Maurice Fourré à la toute fin de sa vie, mais qu'il n'a jamais eu le loisir de proposer à un éditeur. La voilà, somptueusement illustrée par Tristan Bastit, et nous aurons grand plaisir à vous la faire découvrir.

Vous trouverez aussi sur notre stand, outre le présent numéro de *Fleur de Lune*, habillé de rose par les soins de Paul-Armand Gette, un échantillonnage complet de nos publications de ces dernières années.

Nous vous y attendons, donc, et nous réjouissons d'échanger avec vous, sous les feuillages, maintes nouvelles du monde tel qu'il va et tel qu'il s'écrit.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ
(AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
33(0)1.42.64.83.54 / 06.73.15.18.83
tontoncoucou@wanadoo.fr

[www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association.

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS
BESOIN DE NOMBREUX MEMBRES POUR
DONNER À L'ŒUVRE DE MAURICE FOURRÉ TOUTE LA
PLACE QU'ELLE MÉRITE.**

Fleur de Lune n° 35 – premier semestre 2016

Illustration de couverture : tout spécialement conçue par Paul-Armand Gette,
fourréen de toujours, pour ce numéro 35 de *Fleur de Lune* : qu'il en soit
chaleureusement remercié !

... Voilà en effet plusieurs années que nous envisageons (sur une idée de J.P. Guillon) de publier un « cahier spécial » à propos du *Rose- Hôtel*, des circonstances de son écriture et aussi de sa publication, en tête d'une collection *Révélation* qui s'arrêta net après ce premier numéro ; sur son accueil critique, son échec commercial, l'incompréhension du public, et la persistance jusqu'à nos jours, auprès de lecteurs fervents, de l'aura de ce texte étrange, voire *déplacé*, dans le paysage littéraire de l'après-guerre comme aujourd'hui, dans la deuxième décennie du XXIème siècle ...

Voilà ce que nous écrivions dans *Fleur de Lune*, il y a déjà un bout de temps. Le projet d'un cahier spécial sur le *Rose-Hôtel* date de très loin, en effet, mais n'a jamais pu être mené à bien, faute de moyens : les temps sont durs, les fonds sont bas, les subventions rares ... on connaît la chanson. Qu'à cela ne tienne : puisqu'il ne nous était pas possible de raconter dans une publication à part entière toute la saga du *Rose-Hôtel* – et c'en est une, croyez-le bien – eh bien, nous allions la révéler en deux livraisons (ou plus, si nécessité) dans les pages de *Fleur de Lune*.

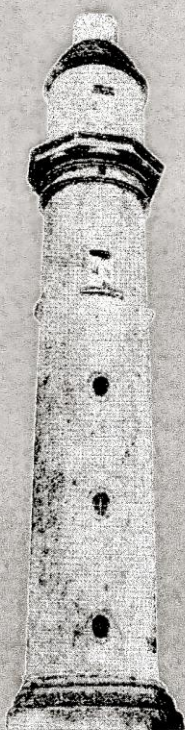
L'aventure commence donc dans le présent numéro, le trente-cinquième de notre bulletin, et se poursuivra dans notre numéro d'automne, puis en 2017, si nécessaire (car il y a beaucoup à dire). Nous y livrerons tout ce que nous avons pu, au fil des ans, apprendre, découvrir, collecter sur les circonstances qui ont suscité et entouré la naissance de ce bien curieux ovni littéraire. Nous évoquerons un Fourré obscur et inconnu, plus encore qu'aujourd'hui (si cela est possible ...) ; nous nous interrogerons sur la genèse de ce texte si original, conçu (selon toute apparence, mais nous y regarderons de plus près) à l'écart de toute influence ou interférence de son époque ; nous verrons de quoi il est fait, et comment ces chapitres, promis à la poussière et à l'oubli d'un fond de tiroir ont connu, bien au contraire, par une suite de détours inattendus et de hasards bienfaisants, les joies et les affres de la publicité. Et nous verrons ce qu'il en est résulté.

Vous êtes prêts ? On part !

LA NUIT DU ROSE-HÔTEL

PAR MAURICE FOURRÉ

PRÉFACE D'ANDRÉ BRETON



COLLECTION **R**ÉVÉLATION

DIRIGÉE PAR ANDRÉ BRETON

NRF

GALLIMARD

La Nuit du Rose-Hôtel

Histoire d'un roman *déplacé*

I. Genèse

Reconnaissons-le : de Maurice Fourré, qui est pourtant l'objet de notre étude depuis plus de vingt ans, nous ne savons pas grand-chose. Il émerge soudain, au tournant du demi-siècle, du fin fond de son Anjou natal et de la nuit de son incognito, serrant anxieusement sur son cœur le tapuscrit (relié en cuir vert !) du *Rose-Hôtel*⁴¹. Nous sommes en 1949. Avant cela, rien. Ou pas grand-chose.

Quelques bribes. La naissance à Angers, le 27 juin 1876, sous Mac-Mahon, dans une famille bourgeoise et prospère ; les vacances à Niort, chez la grand-mère paternelle, et dans la villa « Le Nain jaune », au Pouliguen, puis plus tard au Croizic – tous paysages qu'il revisitera au fil de ses romans ; des études sans conviction couronnées d'un échec au baccalauréat, un service militaire sans enthousiasme, une vie nonchalante de jeune désœuvré, vie « d'aventurier en chapeau melon », selon ses propres termes.

Tout cela plutôt lisse, un peu trop – mais nous n'avons guère, pour y voir de plus près, que quelques maigres indices, épars dans les romans, dans les interviews d'après-guerre, dans les cahiers de notes, dans la correspondance, ainsi que dans quelques (rares) témoignages de proches qui nous sont parvenus de seconde main : fugues, errances, amourettes éphémères et amours ratées (l'une d'elles suivie d'une tentative de suicide, à en

⁴¹ « Je reçois mes copies du RH complet. C'est fait ... Voilà mon roman (?) publié à six numéros. Cinq sont devenus rouges ; le sixième vert, le mien. Quelle diffusion ! » (Lettre à Louis Roinet, 20 octobre 1948, citée par JP Guillon en postface de Maurice Fourré, *Une conquête*, Éditions du Fourneau, Paris, 1984).

croire un aveu assez sibyllin de l'intéressé lui-même, dans une lettre de 1948 à un ami proche) ; enfermement étouffant dans l'univers étriqué d'Angers ...

Nantes le grisait, raconte un de ses proches amis de vieillesse, Julien Lanoë. (...) Loin d'Angers, comme un échappé de prison, il s'enchantait de tout.

... et même, dépression véritable, à en croire une lettre écrite à son parent René Bazin, datée du 6 mai 1904 – Fourré allait sur ses vingt-huit ans :

(...) J'étais tout seul, je n'avais plus de force, quand votre parole et votre exemple m'ont empêché de tomber ; et maintenant, dans la lutte recommencée, c'est votre souvenir qui me soutient, parmi les difficultés, et qui double ma satisfaction, quand j'ai travaillé comme je le dois.

Si en ce moment (...) de votre vie, vous avez regardé en arrière, vers les jours où, tout jeune, on avance, les mains dans le vide et butant à chaque pas, vous vous rappellerez quelle reconnaissance on garde envers la main qui s'est tendue ...⁴²

Il semble donc bien que jusque vers la trentaine, Fourré ait été un instable, incapable de trouver sa voie.

Et pourtant, c'est précisément à ce moment-là qu'elle semble s'amorcer : la période 1903-1904 – le manque de documents ne nous permet pas d'être plus précis – marque le début d'une stabilisation, concordant avec son entrée dans la vie professionnelle, aux côtés de quelques personnalités du monde littéraire et politique.

⁴² Cf *Fleur de Lune* n° 15.

René Bazin⁴³ tout d'abord, donc. Ce cousin par alliance de sa mère, frais reçu à l'Académie, lui offre en effet (probablement la mère de Maurice, inquiète de la situation de son fils, a-t-elle fait jouer avec succès la solidarité familiale) un poste de secrétaire particulier – poste aux attributions apparemment peu définies, peut-être même sans rémunération, mais qui a dû lui permettre de s'insérer dans un monde littéraire.

Contrat moral, à durée très déterminée, mais qui lui met le pied à l'étrier, car ensuite ... Mais laissons parler Maurice :

J'ai été successivement secrétaire de trois députés⁴⁴ : Le premier fut Gaston Deschamps (...). Journaliste au Temps, Deschamps y fut pendant quinze ans titulaire du feuilleton de critique littéraire, entre Anatole France et Paul Souday.

Également secrétaire littéraire et politique de Gaston Deschamps, j'ai fait avec lui une longue campagne électorale dans l'arrondissement de Melle en 1910 en assumant la rédaction d'un petit journal de combat.

Sur présentation d'Abel Ferry, (...) Sous-Secrétaire d'État aux Affaires étrangères (...), je devins en 1911 secrétaire politique de son ami et collègue à la députation des Vosges, M. Paul Cuny, que je ne devais plus quitter jusqu'à sa mort survenue quinze ans plus tard, après que je fusse devenu Secrétaire-général de l'ensemble de ses affaires industrielles (...) avant 1919.⁴⁵

Et la littérature dans tout ça ? Pas le temps ! – du moins à en croire le principal intéressé :

Ayant à ce moment une vie extrêmement mobile que des nécessités imprévues ou méditées m'imposaient toujours, je suis allé de 1919 à 1925, cinquante-deux fois en Alsace, et de 1911 à 1925 une vingtaine de fois dans les Vosges, pour des séjours qui attinrent (sic) parfois deux mois et jusqu'à

⁴³ R. Bazin, 1853-1932, bien oublié aujourd'hui, a été une des grandes références traditionnalistes du début du siècle, chantre de la « Revanche » et du retour à la terre.

⁴⁴ Le troisième député n'est pas nommé. Fourré semble apprécier les énumérations incomplètes, voire énigmatiques (s'agissant de lui, l'adjectif vaut pléonasme). Pour preuve, l'exergue de *La Marraine du Sel*, signé Montesquieu, extrait de ses *Pensées* : « les deux plus méchants citoyens que la France ait eus : Richelieu et Louvois. J'en nommerais un troisième ... » (la fin de la citation, tronquée par Fourré, ne nous donne d'ailleurs pas la réponse espérée : « ... mais épargnons-le dans sa disgrâce ! »)

⁴⁵ Cf Fleur de Lune n° 18, *De et sur Maurice Fourré, documents dispersés*, par J.-P. Guillon

quatre mois. (...) Mille raisons m'ont fait parcourir toute la France, en-dehors de quelques voyages à l'étranger⁴⁶.

Mais même la vie la plus active ménage quelques plages propices à l'étude, à la méditation, à la lecture :

Je n'ignore rien de ce que je dois à René Bazin, que je n'ai pas assez revu vers la fin de sa vie, *quand je me croyais mort à la littérature* (c'est nous qui soulignons) et que mes livres de chevet, durant mes longs séjours et mes solitudes laborieuses en Alsace, étaient tous des ouvrages de spiritualité, et que j'étudiais l'organisation des groupements humains à travers la règle de saint Benoît, les disciplines de l'action dans les exercices de saint Ignace, et les replis d'oubli de soi-même en direction des Cisterciens⁴⁷.

Hélas, en 1925, Paul Cuny meurt, assez précocement – né en 1872, il n'avait que quatre ans de plus que son employé. À cinquante ans, donc, Fourré perd brutalement son travail, n'en trouve pas à Paris – a-t-il seulement cherché ? Nous n'en savons rien – et bientôt, n'a plus guère d'autre choix que de rentrer chez ses parents (ou plutôt, chez sa mère, son père étant mort en 1918), à Angers, pour y mener une vie nécessairement provinciale, et quelque peu confinée. Il s'installe dans l'appartement au-dessus de celui qu'occupe sa mère, quai des Luisettes (aujourd'hui quai Gambetta), à deux pas de l'entreprise familiale située rue Thiers, entre la cathédrale Saint-Maurice et la Maine.

Le temps de la formation intellectuelle et morale peut commencer. Fourré, sans renoncer, semble-t-il, à ses vagabondages dans les provinces françaises, avec une préférence marquée pour celles de l'Ouest, s'inscrit à la fac – autrement dit, à l'Université catholique d'Angers, établissement d'enseignement supérieur fondé un an avant sa naissance, en 1875, et qui, considérablement agrandi, existe toujours aujourd'hui.

Ce n'est pas une inscription de complaisance à des cours de culture générale, comme ceux que l'on conçoit aujourd'hui à l'intention des retraités soucieux de garder leurs neurones en état

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Ibid

de marche. C'est du travail sérieux : en attestent les innombrables liasses de notes prises à cette occasion par Fourré et conservées dans les archives familiales. Ainsi que cette confidence à Raymond Queneau, en 1949⁴⁸ : « Je n'avais pas de connaissances livresques. J'ai beaucoup lu. Peu d'œuvres originales. Rien que de la critique ».

Un travail qui semble avoir un but précis : apprendre le métier d'écrivain (selon Queneau, qui continue à relayer cette conversation : « ... Il [m']explique que pendant des années, il voulait écrire un *roman schématique*, une *carcasse*. Je pense qu'il faut comprendre un roman pur, le schéma d'un roman »⁴⁹).

Mais alors, direz-vous, quand diable Maurice Fourré a-t-il donc commencé à écrire ?

Si l'on pouvait poser la question à l'intéressé, voici à peu près ce qu'il nous répondrait :

« Eh bien, mais depuis toujours, je crois ... Dès ma prime jeunesse. Mes amis de l'AAMF pensent même qu'adolescent, j'ai rédigé des récits et des articles pour le journal de mon école. Mais ils n'en ont retrouvé aucune trace, et moi, aucun souvenir.

Ce qui me revient plus précisément à la mémoire, ce sont des nouvelles, de brefs récits, écrits entre mes vingt-cinq et mes trente-cinq ans. Mon « cousin » et premier patron, René Bazin, s'y est beaucoup intéressé, et m'a prodigué là-dessus des idées et des conseils – qu'à son grand dam, je n'ai guère suivis. Ah, en ai-je écrit, de ces textes, à cette époque de ma vie ! Et pour des revues très diverses : *La Revue hebdomadaire*, *Les Annales*, *La nouvelle Revue*, *l'Angevin de Paris*, et beaucoup d'autres, sûrement, dont le souvenir m'échappe⁵⁰. »

⁴⁸ Raymond Queneau, *Journal*, pp 657-659. Cité dans *Fleur de Lune* n° 24.

⁴⁹ Cette notion de roman « schématique » est assez énigmatique : pourrait-on penser à une approche pré-butorienne du Nouveau roman, ou encore, pré-barthésienne, du structuralisme ?

⁵⁰ Voir : Maurice Fourré, *Il fait chaud ! et autres nouvelles*, préface de J.-P. Guillon, postface et notes de J. Simonelli, les Cahiers Fourré, AAMF Éditions, Paris, 2011.

Nous sommes probablement loin d'avoir mis au jour tous ces textes de jeunesse. Il reste encore beaucoup à explorer et découvrir, dans les archives et le passé de Maurice Fourré, avant de pouvoir établir une chronologie plus précise de ses débuts. Nous en resterons donc là pour le moment.

Cette première phase de création littéraire semble prendre fin, ou tout au moins avoir été mise entre parenthèses, pendant les années d'activité professionnelle intense au service de Paul Cuny, grand industriel du textile, et (entre 1910 et 1914) député d'Épinal.

Celui-ci a en effet tout d'abord engagé Maurice Fourré, nous l'avons vu, en tant que secrétaire politique. L'échec de Cuny aux élections de 1914, puis la guerre⁵¹, mettront un terme à ce premier emploi.

Mais Fourré avait dû faire forte impression sur Cuny, puisque, dès la fin de la guerre, celui-ci le reprend à son service, en lui confiant cette fois le secrétariat général de ses considérables affaires industrielles (dans le textile, principalement). À en croire la description qu'il fait de ses activités au journaliste du *Courrier de l'Ouest* venu l'interviewer le 24 juin 1955 (cf ci-dessus), Fourré menait à cette époque une vie de cadre supérieur débordé. Pas de temps – et, ce qui est plus important que le temps, pas de disponibilité d'esprit – pour écrire, donc.



Tout ce qui précède est une reconstitution, aussi rigoureuse que possible, mais non exempte de trous : nous ne savons rien, en fait, de la vie que Fourré a menée à Paris, au tournant du siècle

⁵¹ Rappelé le 7 août 1914, caporal-fourrier le 29 août, remis soldat de 2^{ème} classe sur sa demande le 1er novembre 1915, passé au 6^{ème} escadron du train des équipages militaires le 5 août 1916 puis au 9^{ème} escadron du train le 1er juillet 1917, il fut démobilisé le 28 janvier 1919 pour se retirer à Paris 4, rue Caulaincourt (cf note de J. Simonelli, in *Fleur de Lune* n° 27)

(« Je n'aurais jamais rêvé si éblouissant retour [à Paris] lorsque j'y apparaissais en 1898 ... », dit-il à Breton au printemps 1949. Et à son ami Louis Roinet, le 20 octobre 1948, il raconte qu'en cette même année 1898, il était fiancé – peut-être est-ce la rupture de ces fiançailles qui a précipité sa tentative de suicide ?), au service de René Bazin, puis à celui de Gaston Deschamps, et de Paul Cuny, pendant vingt-cinq ans, jusqu'à son retour à Angers.

En ce Paris, où j'ai colporté mes rêves en vingt arrondissements, mes sourires inégaux et de la nonchalance ...⁵²

Vingt arrondissements, c'est probablement exagéré, mais il est de fait qu'à Paris, Fourré a beaucoup bougé, souvent déménagé : son unique biographe, Philippe Audoin, cite certaines de ses adresses : la rue Caulaincourt, donc, tout de suite après la guerre, mais aussi le quai d'Anjou (en l'Île Saint-Louis, qui semble être l'adresse d'un appartement familial), la rue Bernouilli (derrière le lycée Chaptal, près de Saint-Lazare), la rue de Berri dans le quartier des Champs-Élysées, et ... la rue de Rennes, nous y voilà ! – dans ce Montparnasse qui est son terreau nourricier, et selon ses propres termes, le « terminus ferroviaire de [son] exil occidental ».



⁵² Lettre de Maurice Fourré à Louis Roinet, 20 octobre 1948

Par René Bazin et Gaston Deschamps, ses deux premiers employeurs, nous dit-il lui-même, il a eu accès aux milieux littéraires parisiens de ce début de siècle. Qui y a-t-il connu, ou côtoyé ? Quelles influences ont pu le marquer ? A-t-il croisé Jarry, ou Gide, ou Proust, ou Valéry, qu'il admirait ? A-t-il frôlé le dadaïsme ? Était-il familier des cafés de Montparnasse, y aurait-il rencontré Duchamp, Roché, Man Ray, Tzara, Kiki et tous les autres ? Les échos de ces noms, de ces vies, de ces créations reviendront dans *La Nuit du Rose-Hôtel* avec une insistance troublante – et nous y reviendrons, nous aussi, un peu plus loin.

Nous sommes en 1928 – probablement⁵³. Fourré a cinquante-deux ans. C'est un retraité, mais certainement pas un vieillard – cela, il ne le sera jamais. Mais il est entre deux eaux, et, pour tout dire – selon ses propres termes – *mort à la littérature*.

C'est dans cet état d'esprit qu'il part en vacances cet été-là, en Bretagne, à Pornichet, plus précisément. Et qu'il y retrouve un ami d'enfance, un ami proche, jamais perdu de vue : Georges Bourdeau.

Sur cet homme qu'il a connu tout au long de sa vie, Fourré lui-même s'exprime avec émotion dans l'interview de 1955, citée à plusieurs reprises ci-avant :

Georges Bourdeau, un ami d'enfance, né à Niort [le 28 septembre 1874, deux ans avant Fourré, NdR] où il est enterré, de quelques années plus âgé que moi, universitaire comme Gaston Deschamps, à qui je fus par lui présenté, rédacteur en chef dans les Vosges puis au *Progrès de Lyon* et pour finir, président de la Presse départementale.

⁵³ L'année est difficile à déterminer avec précision. Selon J. Simonelli, c'est la plus vraisemblable, mais il pourrait s'agir aussi de l'été 1926, ou 1927. G. Bourdeau est mort en mars 1929.

Durant trente ans d'amitié la plus intime, cet ami très distingué a été mêlé à toutes mes préoccupations littéraires et autres ; et il m'a initié à beaucoup de choses touchant l'art journalistique. *C'est lui qui se trouvant un jour avec moi à Pornichet m'a dit d'écrire quelque chose se passant dans un hôtel meublé* (C'est nous qui soulignons). De là est parti le *Rose-Hôtel*.

Il était, depuis la Kagne [sic] de Henri IV, ami avec Paul Hazard⁵⁴, que j'ai rencontré souvent avec lui et qui m'a dit : « Vous serez toujours un lyrique, mais ne moralisez pas ... »⁵⁵.

Fourré, moraliser ? On ne l'y prendra jamais.

II. Gestation

« *De là est parti le Rose-Hôtel* » ... Nous n'en saurons guère plus sur cette conversation entre amis, qui, aux dires de Maurice, a déclenché (débloqué ?) l'écriture de ce vaste roman.

Quelques traces, fragiles, de témoignages verbaux permettent cependant de les compléter : Fourré en effet a vraisemblablement évoqué cet épisode à plusieurs occasions avec celui qu'il appelait « mon neveu le plus évident », à savoir Jean Petiteau, le fils de sa sœur Jeanne ; et M. Petiteau l'a raconté à son tour au fondateur de l'AAMF, Jean-Pierre Guillon, ainsi qu'à Yvon Le Baut⁵⁶, qui nous l'ont relayé dans ces termes :

Il [Maurice Fourré] lui confie [à Georges Bourdeau] ses velléités retrouvées d'écriture : pourquoi, lui répond celui-ci, ne contera-t-il pas ses aventures à Montparnasse, qui semblent tant l'avoir marqué ? Cela ferait à coup sûr, ajoute Bourdeau en souriant, un succès pour bibliothèques de gare !

⁵⁴ Essayiste français (1878-1944), célèbre dans l'entre-deux-guerres, auteur notamment de *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715*.

⁵⁵ Cf FdL n° 18, *De et sur Maurice Fourré, documents dispersés*, par J.-P. Guillon

⁵⁶ Y. le Baut, *Maurice Fourré, essai de documentation et d'interprétation*, mémoire de DEA de lettres, Université de Bretagne occidentale, Brest, 1989

Un roman de gare ... Le *Rose-Hôtel* est bien loin de correspondre à ce signalement – même s’il entretient un lien puissant, avéré, et même revendiqué avec une gare en particulier, la gare Montparnasse.

À la rentrée 1930⁵⁷, donc, Fourré se met sérieusement au travail. Il continue à suivre scrupuleusement ses cours à l’université, accumule notes, lectures (et fiches de lecture) de toute sorte, sur le mysticisme, l’ésotérisme, la culture celtique, l’orientalisme, la psychanalyse ... Il délimite le terrain à labourer, et peaufine ce qu’il nomme à plusieurs reprises dans ses notes, comme on va le voir, « la Méthode ».

Nous pouvons assez aisément le suivre dans ce travail, grâce aux cahiers de notes qu’il a tenus avant et pendant l’élaboration du roman lui-même : une habitude qui lui restera, pour l’écriture de ses livres suivants. Pour le *Rose-Hôtel*, il se sert d’une série d’agendas publicitaires dont le premier lui a été ...



⁵⁷ Et probablement même avant, mais nos recherches dans les archives ne nous ont pas livré pour l’instant de document plus ancien que l’agenda publicitaire de 1931.

... et contient de délicieuses annonces pour les pneus Dunlop, sans oublier les adages qui ornent l'en-tête de chaque feuillet journalier (« Graissage et réglage sont les deux mamelles de l'automobile » est-il par exemple doctement énoncé à la date du 29 mai 1931 ...).

Pour les romans suivants, Fourré se servira de cahiers d'écolier, de marque « Le Voilier » ou « Parthénon », dont la plupart ont été conservés dans les archives familiales, et dont on retrouvera quelques reproductions dans divers numéros de *Fleur de Lune*.

Dès le 1^{er} janvier 1931, Fourré établit sa feuille de route :

Méthode et mode d'exécution du « Rose »

Écrire le « Rose » en entier dans une sorte de premier jet très poussé, *sans relire les notes préalables* durant l'exécution.

Reprendre ensuite les notes et [illisible] refaire cette première version, la compléter par les notes, arriver ainsi au texte définitif.

Revoir aussi les notes méthodes [sic] après la première version [illisible], et appliquer.

(Peut-être faire effectuer une copie dactylographiée de la première version – pour reprendre ce premier texte plus objectivement).

(Suggestion fournie hier par Mich –⁵⁸)

Ainsi sera fait.

Garder ce mode de travail et
Méthode et voir si cela ne doit pas
être appliqué toujours.

L'agenda publicitaire fournit à chaque fin de mois une page « récapitulation » (on trouvera ci-dessous la reproduction de celle du mois de décembre). Fourré se sert assez malicieusement des colonnes comptables imprimées pour établir la liste de ses pistes de réflexion et de création : « Esprit et amour », « Forces inconnues », « Moquerie et Révélation », « l'Idée du Provisoire », etc ...

⁵⁸ « Mich » est très probablement l'autre neveu de Fourré, le fils de son frère Georges. Maurice Fourré était très proche de ses deux neveux, Jean Petiteau, et Michel Fourré-Cormeray, qui l'ont toujours encouragé et soutenu tout au long de l'écriture de ses quatre romans.

RÉCAPITULATION

Décembre

1. <u>Espoir et Amour</u>	Report.	
2. <u>Enochian</u>	17. <u>Metise</u>	
3. <u>Forme Incarnées</u>	18. <u>Une Vierge pelhoum</u> (Écrite sur stylo à bille)	
4. <u>Totalisme mental et physique</u>	19.	
5. <u>Magnétisme et Révélation</u>	20. <u>La "Auto"</u>	
6. <u>Culture humaine les chœurs</u>	21. <u>Auto Érotisme</u>	
7. <u>Libériser Prisonniers</u>	22.	
8. <u>Philosophie de l'Action Person</u>	23.	
9. <u>Nouvelles des services personnels et actuels</u>	24. <u>En la h. d'une d'écriture de la</u> <u>Non l'écriture de l'écriture de l'écriture</u>	
10. <u>Action et aventure spirituelle</u>	25.	
11.	26. <u>Les Deux chœurs :</u>	
12. <u>Action et fondement de</u>	27. <u>L'Amour et le mal. L'écriture de</u> <u>Juste l'écriture - Action de la</u>	
13. <u>L'humoralisme. Les Thèmes</u>	28. <u>Le mal nécessaire</u>	
14. <u>L'homme déficient et auto-</u> <u>by la conscience</u>	29. <u>Schizophrénie et l'écriture de la</u>	
15.	30.	
16.	31. <u>L'écriture collective</u> <u>religieuse et</u> <u>l'écriture de la conscience</u> <u>l'écriture de la conscience</u> <u>l'écriture de la conscience</u>	

à Reporter. . .

Report

voir mois de Novembre

30. Humanisme et Action. Réponse à la question par l'Action
21. Justification de l'écriture de la conscience et de la conscience
28. Narcissisme
13. Philosophie et Science

Nous n'avons pas eu le loisir d'explorer et d'exploiter tout le contenu de ce précieux cahier, qui, s'il est le premier, n'est pas le seul, il s'en faut : en tout, pour la rédaction du *Rose-Hôtel*, Fourré a noirci pas moins de cinq épais agendas publicitaires ! Il appartiendra aux chercheurs qui viendront de les décrypter et d'en extraire toute la matière créative qui a nourri l'écriture de ce premier roman.

Notre propos ici, bien plus modeste, est de résumer les circonstances de cette écriture, et si possible de présenter quelques pistes de recherche pour mieux éclairer ce roman.

Le *Rose-Hôtel*, un roman, vraiment ? – oui, peut-être : mais c'est bien faute d'un terme plus adéquat, qui n'existe peut-être pas encore. Yvon Le Baut⁵⁹ rappelle opportunément que Fourré qualifiait lui-même ses ouvrages de *romans-poèmes*. *La Nuit du Rose-Hôtel* est autant l'un que l'autre.

Pourquoi ne pas faire confiance à l'auteur lui-même lorsqu'il nous propose une étiquette commode pour désigner son propre travail ? L'expression "mon roman-poème" apparaît ainsi sous sa plume à propos de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Particulièrement adéquate en ce qu'elle préserve la part tout à fait reconnaissable de l'un et l'autre genre dans ses livres, en même temps qu'elle (...) suggère ce qu'il peut y avoir de "juxtaposition" dans cette poétique. Ils sont bien des romans, et dans la plus ancienne expression du terme si l'on se réfère à cette définition du médiéviste Charles Méla : « Tout roman (médiéval) est un roman nuptial où prendre femme veut dire, tel est le ressort secret de la crise, succéder au père. Qu'un héros devienne à son tour roi, c'est en quoi consiste le vrai roman d'amour ».

(...) Aux lecteurs trop pressés, les récits de Fourré peuvent sembler des grimoires. Le lecteur attentif et "bénévole" repère quant à lui assez vite une trame romanesque souvent très ténue mais nullement impraticable ... Un poème ne se résume pas, ce serait un non-sens. Les livres de Fourré au contraire peuvent tous subir ce traitement qui en révèle le noyau narratif irréductible.⁶⁰

Roman, donc.

⁵⁹ *Les Romans-poèmes d'un irrégulier*, par Y. Le Baut, i, *Fleur de Lune* n° 4, 5 et 6.

⁶⁰ *Ibid.*

Mais poème tout autant.

(...) Le plus souvent chez Fourré les poèmes ne sont pas artificiellement plaqués : ils s'inscrivent de façon spontanée dans le mouvement même de la narration, dont ils sont solidaires. Leur apparition se fait toujours à des moments de tension émotive, chez les personnages ou dans l'action elle-même. Alors se substituent à la prose de véritables poèmes en vers libres, qui traduisent directement et comme à neuf les pulsations et les frémissements d'une âme.

(...) Cette extraction [des passages de poésie dans le roman, NdR] détruit les rapports profonds que le poème entretient avec l'ensemble de la page, le mouvement d'envolée que ce qui précède a préparé. En outre, ces fragments versifiés sont loin d'être bâtis sur un moule [toujours] semblable. Ils peuvent aller du simple monostiche — mystérieusement isolé et dont la qualité poétique tient au champ qu'il ouvre à la rêverie — à de véritables « poèmes-conversation », aux refrains constitués par l'idée fixe de tel personnage, qui se développent sur toute la longueur d'un chapitre ... Mais, quels qu'ils soient, ils participent tous de cette spatialisation visuelle qui fait de l'écriture fourréenne une poésie aussi pour l'œil, conférant à ses romans des marques extérieures de poéticité immédiatement perceptibles⁶¹.

Par sa couleur (« Le rose de Fourré est une couleur qui n'a pas d'équivalent en littérature », nous disait Julien Gracq), sa langue, son sujet, ses références, *La Nuit du Rose-Hôtel*, éclos au parfait mitan du vingtième siècle, est bien, comme l'indique le titre du présent article, un roman *déplacé*, dans le double sens du terme – à savoir décalé, coupé de son époque, celle d'un après-guerre plutôt sombre, dont les préoccupations sont à mille lieues des jeux, ris et rituels orchestrés par Madame Rose ; mais aussi *déplacé*, à savoir embarrassant, parfois gênant, presque, par sa tonalité à la fois crue, cruelle et précieuse, ses dialogues solennels et incantatoires, « liturgiques », nous confiait Julien Gracq, en 1997⁶² :

... Il y a aussi le langage, qui est psalmodié ... Un langage liturgique, cérémonieux. Un langage de Cour, presque. On est presque à la Cour de

⁶¹ Ibid.

⁶² On trouvera la transcription complète de cet entretien dans *Fleur de Lune* n° 2

Versailles, quand on le lit, celle du Roi-Soleil. D'ailleurs, il s'agit d'ambassadeurs ...

La littérature est une transposition du réel à travers la parole. Sa transfiguration par la vraie parole. Dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, cette transfiguration se produit de manière beaucoup plus brutale. Il y a un télescopage, parce que cela se passe dans un hôtel, c'est-à-dire, dans le lieu le plus trivial qui soit : un hôtel de passe, on entre, on sort, oui, très bien : on passe. Et puis, en même temps, ce qui s'y passe est transposé sur un ton liturgique. Il y a donc une espèce de *transfiguration* littéraire, qui opère sur le tas.

De son côté, Y. Le Baut définit très finement ce qui fait l'originalité de Fourré :

Si l'on compare (...) Gracq et (...) Fourré, c'est paradoxalement le plus âgé qui paraît le plus novateur. Dans l'audace de l'écriture et des images, dans le déchirement du tissu narratif – ce serait ici le *poème* qui féconde le roman – les livres de ce dernier rendent un son beaucoup plus "moderne". Alors que l'auteur du *Rivage des Syrtes* restaure, admirablement bien sûr, les prestiges d'une phrase davantage redevable au "Grand Paon" de Combourg qu'au "Magnifique" de Camaret, Maurice Fourré paraît tout occupé à dévoyer la sienne vers la langue des vers.⁶³

Et que raconte-t-il donc, ce roman-poème ?

Selon Y. Le Baut, il s'agit pour l'essentiel « de la lente maturation du pardon de Rose à sa sœur Blanche, pour une histoire d'amours adultérines antérieures au récit »⁶⁴. C'est en effet l'un des principaux fils conducteurs de la narration. Pour Christian Biet, qui s'est exprimé à ce sujet à l'occasion d'un colloque consacré à « Fourré, la *Marraine du Sel* et Richelieu »⁶⁵, et a exposé dans son intervention cette intrigue à multiples étages, comme l'hôtel où elle se déroule, c'est un récit

... pour dire/écrire l'amour, durant la plus courte nuit de l'année, (la

⁶³ Ibid.

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ *La rose et la bouteille (c'est la vie). Les riches lieux de Fourré*, in Maurice Fourré, *La Marraine et Richelieu*, actes du colloque organisé à Richelieu par les historiens du GRILH, sept. 2011, préface de Ch. Jouhaud, Les Cahiers Fourré, AAMF Éditions, Paris, 2013.

« nuit Mystique »), en XIX chapitres (pas 20, mais 19 pour cette nuit du 21 juin). L'amour sous toutes ses formes poétiques : familiales en bas, sexuelles au milieu, philosophiques et ésotériques en haut. L'amour et la rose. L'amour sous forme de fleurs, mais aussi l'amour sous la forme d'un monument phallique, la colonne Saint-Cornille ...

Et qu'en dit Fourré lui-même, dans les premières pages de son livre ?

... Mais l'histoire n'est pas finie ; elle n'est jamais finie. Elle vient seulement de naître.

Elle chemine comme un ver hésitant sur les herbes humides de la rosée nocturne. Elle s'envolera, telle un papillon aux mille couleurs, à l'heure où l'éteignoir d'or, dans la gloire de l'aurore, sur les toits de Paris, mouchera les étoiles et les feux du plaisir.

Histoire du ROSE-HÔTEL

Histoire de Kiki et du Dada

Histoire de Rose, de Vespasien et des Ambassadeurs

Histoire de Madame Bouteille

Histoire de la Colonne ...

Dès l'abord, Fourré plante son décor, selon les canons les plus classiques, qu'il observera rigoureusement jusqu'à la fin du roman : unité de lieu, unité de temps, unité d'action.

Le lieu : un hôtel de passe, à Montparnasse.

Le moment : la Nuit (c'est dans le titre !), toute une nuit, jusqu'à « la gloire de l'aurore », la nuit du solstice d'été,

... et en vérité, est terminée la relation du colloque de Vespasien et de la cliente du 21, sur le palier du second, au commencement de cette nuit *du samedi 21 juin*, mélancolique triomphe du solstice d'été au fond d'une sombre cour.

la nuit du samedi 21 juin, donc, mille neuf cent ... combien, au fait ? – d'après le calendrier perpétuel, c'est en 1919, ou alors en 1924 que le 21 juin tombe un samedi. On aurait aimé que ce fût 1921 ... et Fourré aussi, puisque, en vertu des pouvoirs souverains du démiurge, il a tranché, ignorant superbement les contraintes du calendrier : dans la « Carte de la Nuit du Rose-Hôtel – solstice » comme il l'intitule dans le cartouche qui surmonte avec un aplomb narquois le schéma ainsi intitulé (cf ci-

après), il affirme clairement la date : 21 juin 1921.

L'action : venons-y, en suivant l'ordre établi (ci-dessus) par l'auteur lui-même. Et résumons rapidement. Dans ce Rose-Hôtel sont réunis de drôles de zigotos. Rosine (dite Kiki) et Jean-Pierre (dit le Dada), très jeune couple dont les amours sont orchestrées et disséquées avec une passion morbide et dévorante par Rose, la patronne des lieux, par le valet de chambre Vespasien ...



Les Ambassadeurs trônant, avec Madame Rose et Vespasien à gauche, et les amoureux à droite *les Éblouissements de Monsieur Maurice*, mis en scène par C. Merlin)

... et aussi et surtout par leurs pensionnaires (« petite chapelle de philosophes et rêveurs »), dits « les Ambassadeurs » qui sont gracieusement logés au sixième étage.

Le rideau se lève sur l'arrivée intempestive d'une cliente de province, Madame Bouteille. On ne le sait pas encore, mais Madame Bouteille est Blanche, la propre sœur de Rose. Les deux sœurs sont brouillées depuis des années, car la première a séduit

le mari de la seconde. Ce qui n'a pas empêché Rose, dont le cœur est généreux, d'accueillir et d'élever Rosine-Kiki, l'enfant que Blanche a eue d'un premier amant, Léopold Piron, le propriétaire du Rose-Hôtel, perpétuel voyageur à la Raymond Roussel, qui de loin supervise la gestion de Rose et lui envoie les personnes qu'il souhaite voir hébergées dans cette auberge espagnole.

Tout au long de cette Nuit, Madame Rose, les amoureux, les valets de chambre Vespasien et Charlemagne, et, bien sûr, les Ambassadeurs au complet, siègeront, quasi immobiles, dans le salon du Rose-Hôtel.

— Avouez, Madame, que l'immobilité de ces personnages est singulière.

— J'aime l'immobilité, dit Rose.

— Quel silence !

— Nos Ambassadeurs sont en Congrès.

Ils s'y livreront à divers jeux et rituels, souvent enfantins, parfois cruels, ils y évoqueront plusieurs épisodes de leur passé, ils y dîneront ensemble (le menu complet figure à la page 160), ils y dialogueront avec l'ombre de Mme Bouteille (qui ne franchit jamais le seuil), ils vénèreront la Colonne Saint-Cornille. Et l'aube venue (« Le coucou sonne quatre fois »), Léopold viendra, ou plutôt, descendra triomphalement (ne dit-on pas communément « descendre à l'hôtel » ?), annoncé par le don d'une Rose « merveilleuse », que vient livrer le « messenger d'un magasin de fleurs ouvert bien avant dans la nuit, sur le boulevard Montparnasse ». Et tout alors sera enfin compris, accompli, éclairé, pardonné. « C'est le jour, Vespasien ... Éteins la lampe ! ». La Nuit mystique, la Nuit initiatique est terminée.

Un mot enfin sur la Colonne, dernier item de la liste (non exhaustive) que dresse Fourré au début du roman et que nous avons reproduite ci-après, cette Colonne Saint-Cornille, que les Ambassadeurs vénèrent en effigie, sous les espèces d'une photographie :

... Une main gantée de mitaines blanches soulève lentement la palme de plumes et désigne une photographie encadrée de perles bleues, accrochée sur le mur.

L'étrange colonne est là, que calotte le dôme d'un habitacle entouré d'un garde-fou :

Colonne Saint-Cornille.

(...) L'espace n'est que silence ...

Âmes transparentes.

Franges sanglantes.

Pulsations rouges et chaudes de l'onde épaissie par la vie.

Des milliers de cœurs animés par l'émoi battant à travers le monde.

Vespasien dit :

– J'entends mon cœur. (...) Rose répond :

– C'est le temps que tu entends. (...)

Rose dit :

– Cachez le tableau. La fillette se trouble.

Et par le jeu d'une tirette de ficelle, la colonne a disparu sous un voile frangé d'or.

Cette Colonne (nous évoquerons un peu plus loin le monument réel qui lui a servi de modèle) joue un rôle important dans le dénouement de l'intrigue : on y apprend en effet qu'elle abrite depuis des années les tristes divagations de Madame Bouteille, installée là par Léopold, lequel a pour sa part transformé la chambre circulaire au sommet de la tour en cénotaphe avec photos, documents et vases de fleurs, à la mémoire de tous les personnages du Rose-Hôtel – et de leurs amours défuntes.

Mais aussi et surtout, la Colonne est le symbole phallique nécessairement évident de toute cette histoire. Breton ne s'y est pas trompé, qui, pour ouvrir sa toute nouvelle collection « Révélation » chez Gallimard (elle se refermera d'ailleurs sitôt le Rose-Hôtel publié – mais n'anticipons pas) a fait une infidélité à la légendaire couverture blanche, lui préférant un rose qu'aujourd'hui on qualifierait de « fluo », trois fois orné, en trois échelles différentes, d'une photo en noir et blanc de ladite tour.

Je lis toujours avec grande avidité ce que vous voulez bien m'écrire de l'accueil que rencontre autour de vous et plus loin « La Nuit du Rose-Hôtel ». Pour ma part j'en ai trouvé la présentation extérieure à la fois

élégante et frappante. La maquette de couverture est de Pierre Faucheux, qui me paraît avoir le meilleur sens actuel de la nouveauté et de l'équilibre. La répétition de la colonne à ses trois échelles et la typographie qui l'accompagne sont des choses *trouvées*⁶⁶.

Maurice Fourré sera un peu suffoqué en découvrant son opus ainsi attifé. Choqué – mais ravi.

Laissons le dernier mot à Christian Biet⁶⁷, pour qui *La Nuit* raconte l'amour, à tous les étages de l'hôtel. Et la Colonne dans cette histoire, c'est

l'amour, (...) qui se dresse dans le rose, tout autant que dans la rose : c'est la vie.

III. Génétique

Au commencement, il est plus que probable que Fourré a nourri ce récit de nombreux souvenirs personnels.

Il est permis de supposer qu'il avait d'abord borné son ambition à la composition d'une nouvelle un peu leste, dans le goût *Montparno*. Les tendres souvenirs aidant, le cœur a dû s'y mettre ...⁶⁸

De son côté, la tradition familiale (se faisant certainement l'écho d'une confidence de l'écrivain lui-même) fait état d'une péripétie assez rocambolesque :

En 1921, pour fuir un mari jaloux, il se réfugie précipitamment dans un hôtel borgne du quartier Montparnasse, l'Unic Hôtel⁶⁹.

Nous sommes, bien entendu, partis depuis belle lurette déjà sur la piste de cet Unic Hôtel. Les avis divergent. Pour

⁶⁶ Lettre d'A. Breton à M. Fourré, 7 novembre 1950

⁶⁷ Christian Biet, op. cit.

⁶⁸ Philippe Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Paris, Le Soleil noir, 1978

⁶⁹ *Maurice Fourré, Bio-bibliographie*, établie par Y. le Baut et J-P. Guillon

Michel Butor⁷⁰, il s'agirait en fait de l'hôtel Littré, dans la rue du même nom, à deux pas de la rue de Rennes, où Fourré descendait volontiers lors de ses fréquents passages à Paris. Supposition peu fondée : on ne peut guère imaginer ce grand hôtel cossu, aux verrières Belle Époque, accueillant les conciliabules de Mme Rose et des Ambassadeurs. Deux autres établissements, tous deux situés rue du Montparnasse, semblent correspondre de beaucoup plus près à l'évocation des lieux par Fourré : le premier est au numéro 5 de la rue, tout près du boulevard Raspail et de Notre-Dame des Champs, en face du collège Stanislas : modeste, respectable, discret, c'est lui, aux dires de Ph. Audoin, qui a servi à Fourré de modèle :

... l'Unic Hôtel, situé rue du Montparnasse, face à une entrée du Collège Stanislas. C'est ce modeste établissement, qui existe toujours, ou plutôt, existait encore quand j'ai pu, il y a peu, m'en assurer, qui deviendra le fabuleux *Rose-Hôtel*.⁷¹

Audoin a probablement bénéficié d'informations communiquées par la famille, et peut-être a-t-il raison. Le lieu, très paisible et très provincial aujourd'hui encore, est d'essence éminemment fourréenne.

Cependant, cet hôtel, qui existe toujours, en effet, sous le nom tout logique d'Hôtel Stanislas, ne s'est jamais appelé Unic Hôtel. Cette enseigne est dévolue, aujourd'hui encore, à un autre établissement, situé plus haut dans la rue, au numéro 56, de l'autre côté du boulevard du Montparnasse. S'il n'est certes plus un hôtel de passe, mais un hôtel (trois étoiles !) pour touristes – il nous paraît pourtant être un modèle infiniment plus crédible du Rose-Hôtel. Il est beaucoup plus proche que le premier de la rue de la Gaîté, de ses bars, de ses théâtres et des lieux quelque peu interlopes qui devaient y fleurir dans les années 20 ; beaucoup plus proche aussi de la gare – celle d'aujourd'hui, mais aussi et surtout, celle de jadis, qui se dressait, faut-il le rappeler, au

⁷⁰ *Paroles d'évangile, l'ancien et le nouveau*, interview de Michel Butor, in *Fleur de Lune* n° 21.

⁷¹ Ph. Audoin, *op. cit*

débouché de la rue de Rennes, en avant de son emplacement actuel. Fourré lui-même le précise d'ailleurs, par le truchement d'un de ses porte-paroles, Jean-Pierre, dit le Dada, dès les premières pages du roman :

Quand j'étais arrivé au ROSE-HÔTEL, le premier mai 1920 (...) dans ce Consulat d'Occident *proche la gare Montparnasse* ...

Ajoutons au passage, et pour le plaisir de tous les amateurs de coïncidences et d'anecdotes littéraires que l'Unic Hôtel semble décidément exercer une bien étrange fascination sur les écrivains, puisque Patrick Modiano en fera en 2012 l'un des personnages de son avant-dernier roman, *l'Herbe des Nuits*⁷². L'aventure continue.

Mais revenons à Fourré : dans cet hôtel, qu'y met-on, outre ses souvenirs ?

Eh bien, pour commencer, on y met les personnages de la balzacienne pension Vauquer.

Le matin, il ne s'y trouvait que sept locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et sur les événements de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité.

Ces sept pensionnaires étaient les enfants gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards (...) Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge élimé, des vêtements qui n'avaient plus que l'âme. Les femmes avaient des robes passées reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés (...) Ces pensionnaires faisaient pressentir des drames accomplis ou en action; non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles peintes mais des drames vivants et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement le cœur ...⁷³

⁷² Cf *Fleur de Lune* n° 28, *Dans L'herbe des nuits du Rose-Hôtel, l'Unic Hôtel et son double*.

⁷³ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*

Laissons passer un petit siècle sur ce décor, sur les occupants de la salle à manger de la pension Vauquer, et nous avons le Rose-Hôtel, son salon, ses Ambassadeurs au complet, ses deux valets d'étage, Madame Rose et sa baguette de verre ...

Le « roman de pension de famille », inventé par Balzac dans son *Père Goriot* est un genre littéraire en soi, très en vogue d'ailleurs (notamment dans le polar) au moment de l'écriture du *Rose-Hôtel* – que l'on pense à *L'assassin habite au 21*, de Stanislas-André Steeman, par exemple, adapté à l'écran en 1942 par un compatriote niortais de Fourré, Henri-Georges Clouzot.

Fourré part de là.

... mais pour aller ailleurs : nous ne sommes plus dans le Paris de la Restauration, nous sommes à Montparnasse, dans les Années folles. Les voisins du Rose-Hôtel, rue du Montparnasse, s'appellent Brancusi, au 54 ; Béatrice Hastings, au 42 ; Gertrude Stein, rue de Fleurus, à deux pas, près de ce Luxembourg où les femmes du Rose-Hôtel vont promener la petite Rosine, dite Kiki, à son arrivée à Paris.

Et à propos de Rosine, justement : la vraie, la grande Kiki (née Ernestine Prin à Châtillon-sur-Seine en 1901), dite de Montparnasse, se produisait, dans les années vingt, à la porte du Rose-Hôtel, dans un établissement nommé (ça ne s'invente pas !) ... le *Cabaret des Fleurs*.

Quand on lit attentivement *La Nuit du Rose-Hôtel*, il est bien difficile de ne pas prêter l'oreille aux multiples échos de ce que fut le Montparnasse de ces années vingt. Christian Biet⁷⁴ ne s'y est pas trompé :

... Enfin, nous sommes dans les années 1920-1950, assurément après 1920, date où Dada (Tristan Tzara, alias Samuel Rosenstock) arrivé de Zurich et Kiki (...) se rencontrèrent.

Associations. 1. *Dada* : Jean-Pierre, le Dada, le « je », est une ombre dans le Rose-Hôtel, celle de Tzara. 2. *Kiki* : on le sait, c'est le surnom de la *Reine de Montparnasse*. Kiki a été le modèle, la muse et l'amante de bon nombre

⁷⁴ Christian Biet, *op. cit.*

d'artistes du temps, tout en cultivant des talents de chanteuse, danseuse, gérante de cabaret, peintre et actrice de cinéma. Si l'on sait que, dans le texte de Fourré, Rosine est la nièce de Rose et l'enfant naturelle de Léopold Piron (...), on n'oubliera donc jamais qu'elle peut aussi être rêvée et devenir Kiki.

3. Rose : c'est la vie, Rose Sélavy et la vie c'est maintenant, aussi, pour nous, la Vie Mode d'emploi. Les désirs surréels s'y croisent et les poètes aussi. Duchamp et sa photo, Desnos et ses aphorismes, ses approximatifs calembours. Desnos a en effet repris, dès 1922, le personnage de Rose à son compte au gré des séances de sommeil hypnotique et de leur mise en texte : «Suivrez-vous Rose Sélavy au pays des nombres décimaux où il n'y a décombres ni maux ? », « Rose Sélavy affichera-t-elle longtemps au cadran des astres le cadastre des ans? », «Nos peines sont des peignes de givre dans des cheveux ivres. »... Enfin, dans l'aphorisme numéro 13, on lit : « Rose Sélavy connaît bien le marchand du sel. » Fourré doit savoir tout ça ...

Dada, Kiki, la rue du Montparnasse, les passes et l'écriture, Rose/Rose, Duchamp, Desnos, nous sommes ainsi pris dans la première couche mythologique du surréalisme, telle qu'elle peut être rêvée par un oisif d'Angers, ou de Nantes, à peine sorti des wagons de la gare Montparnasse toute proche (1926, Fourré a 40 ans), ou telle qu'elle peut être écrite par un homme vieux (1950, Fourré a 74 ans) et ne cessant de se réécrire, après la guerre, après la déportation de Desnos, une fois l'hypnose et tous ses rêves assassinés.

Autrement dit, nous lisons quelque chose comme un panthéon surréaliste, dûment édifié par Fourré, qui se déploie par associations, se donne le choix des occurrences et cultive les références intertextuelles dissimulées ...

Comment en effet, lorsque Fourré nous décrit le salon de Madame Rose, où Kiki trône en Mariée, déjà *mise à nu* par le regard concupiscent des Ambassadeurs/Célibataires, comment ne pas penser au Grand Verre de Duchamp ?

Dans un numéro lointain de *Fleur de Lune*⁷⁵, nous nous interrogeons déjà sur les liens d'amitié qui ont pu (dû ?) se nouer entre Maurice Fourré et Henri-Pierre Roché, lequel fut toute sa vie durant le proche de nombreux artistes de Montparnasse, et aussi, jusqu'à sa mort, l'ami intime de Marcel Duchamp :

... Fourré et Roché se sont-ils croisés chez Gallimard ? Se sont-ils parlé, se sont-ils connus, dans ce Montparnasse où Roché a vécu la plus grande partie de sa vie et que Fourré a tant sillonné en débarquant du train d'Angers ?

⁷⁵ n° 21, avril 2009, *Un Fourré peut cacher un Roché (et inversement)*.

J'aime à m'imaginer leur rencontre (...) Deux « hommes qui aimaient les femmes », deux élégants d'un autre siècle, pourtant parfaitement à l'aise dans l'instant présent, deux humains que le bonheur ne rebutait pas et que la mort courtsait sans leur faire peur. Elle est entrée chez eux presque en même temps : le 8 avril pour Roché, le 17 juin pour Fourré. C'était en 1959.



Les amoureux, Kiki et le Dada, « dévorés » par la concupiscence des Ambassadeurs (*Les Éblouissements de Monsieur Maurice*, ms Cl. Merlin)

Autrement dit, Maurice a-t-il connu Marcel via Henri-Pierre, sur les terrasses de Montparnasse ?

La question reste ouverte.

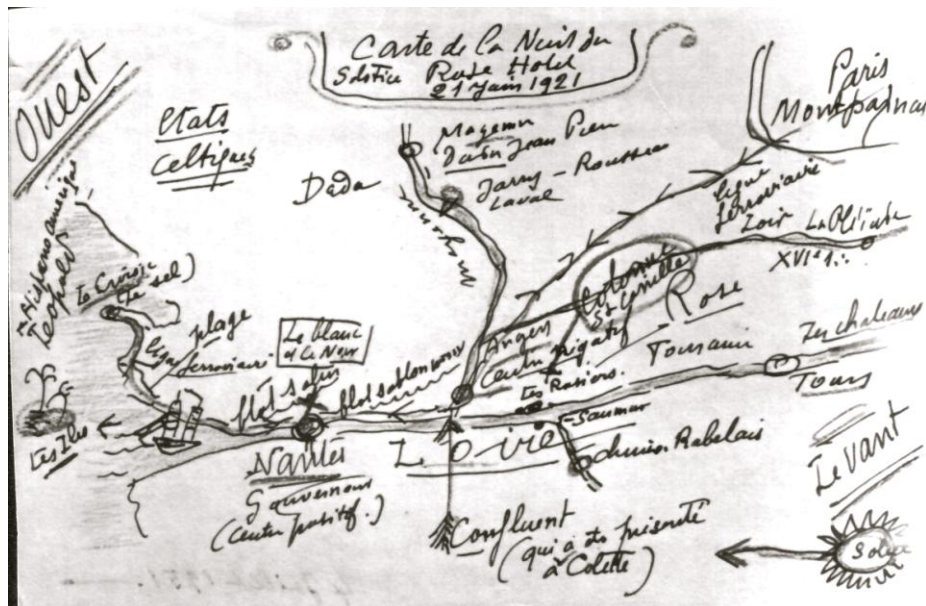
Dans le *Rose-Hôtel*, à part tes souvenirs de jeunesse, qu'as-tu mis d'autre, Maurice ? Beaucoup de la terre natale, arrière-pays de la gare Montparnasse – et d'ailleurs, Fourré n'hésite pas à évoquer l'existence d'un réseau, symbolique, tangible, et en tout cas hydrologique, entre ces deux pôles de son existence :

Les eaux transparentes qui fluaient des sources lointaines à travers les ramifications de l'installation hydrothérapique du ROSE-HÔTEL, fuyaient vers la mer ...

La Loire, Nantes, la Bretagne et sa lumière incomparable, la mer occidentale – mais aussi les fillettes de vin d'Anjou, les tonnelles fleuries, les Angevins, « race si aimable, si riante, toute d'harmonieux équilibre, d'observation malicieuse, de réticences pétillantes » ... nous valent tout au long du roman des échappées toujours somptueusement écrites. Et même cartographiées ! On pourra le vérifier dans le schéma dessiné tout exprès par Fourré et que nous reproduisons ci-après.

On y trouve aussi un souvenir plus précis, un lieu assez exceptionnel de la campagne angevine, et qui entre dans la narration en tant que personnage à part entière : il s'agit de la Colonne Saint-Cornille, dont le modèle très précisément évoqué, – ne serait-ce que par sa photo qui orne trois fois la couverture de l'édition originale chez Gallimard, mentionnée ci-avant – est la tour d'observation (souvent qualifiée de « phare en pleine terre ») de Cornillé-les-Caves, près d'Angers.

Pour tous les détails architecturaux concernant cette construction, nous renvoyons le lecteur au numéro 31 de *Fleur de Lune*. Et, pour ce qui est de son histoire, (racontée par son actuel propriétaire), au film *La Colonne Maurice*, tourné par Bruno Duval.



Cette « Carte de la Nuit du Rose-Hôtel » tracée par Fourré lui-même, ramasse en un schéma un grand nombre des trajectoires, des lieux, des influences, des paysages et des personnages qui constituent la trame complexe et délicate du roman.

Le « confluent » (de la Maine et de la Loire) a été présenté « à Colette » – lisez Colette Audry, écrivaine qui fut très proche de Maurice Fourré dans les années cinquante, et complice de nombreuses fugues à deux dans les provinces occidentales.

La Tour de Cornillé a en effet été construite dans les années 1820 par un riche propriétaire de la région, amoureux fou de sa nièce qui vivait dans le manoir voisin. Du haut des trente-trois mètres de l'édifice, il voulait pouvoir suivre tous les jours, à la longue-vue, les jeux et promenades de la jeune fille dans son jardin ... Duchamp n'est pas loin. Fourré non plus.

Il n'a en effet pas pu ignorer cette étrange histoire, et s'en est magistralement servi dans l'argument de son roman. Le lieu avait pour lui une signification assez péremptoire pour qu'il y entraîne André Breton, à la fin de l'été 1950 : sa dédicace de la photo prise à cette occasion en fait foi⁷⁶.

Oui, il y a tout cela, dans le *Rose-Hôtel*, et bien d'autres choses encore, multiples, complexes, dont la décantation a coûté à Fourré vingt années d'efforts.

Nous voici déjà à l'été 1944 : il vient d'avoir soixante-huit ans. Son livre est fini – ou presque.

Le plus dur reste à faire.

(À suivre)

B. Dunner

⁷⁶ Cf *Fleur de Lune* n° 32



La tour de Cornillé les Caves (Maine-et-Loire) avant la guerre

PS bibliographique

Ce que l'on vient de lire n'est pas toujours inédit. Si *Fleur de Lune* n'a jamais consacré un cahier spécial au premier roman de Fourré, contrairement aux trois et même aux quatre suivants – puisque même l'inachevé *Fleur-de-Lune* a fait l'objet d'une livraison spéciale, sans compter la transcription de ses notes préparatoires par J. Simonelli dans les numéros 30, 31 et 32 – nous avons publié, au fil des ans, plusieurs articles au sujet ou autour du *Rose-Hôtel*.

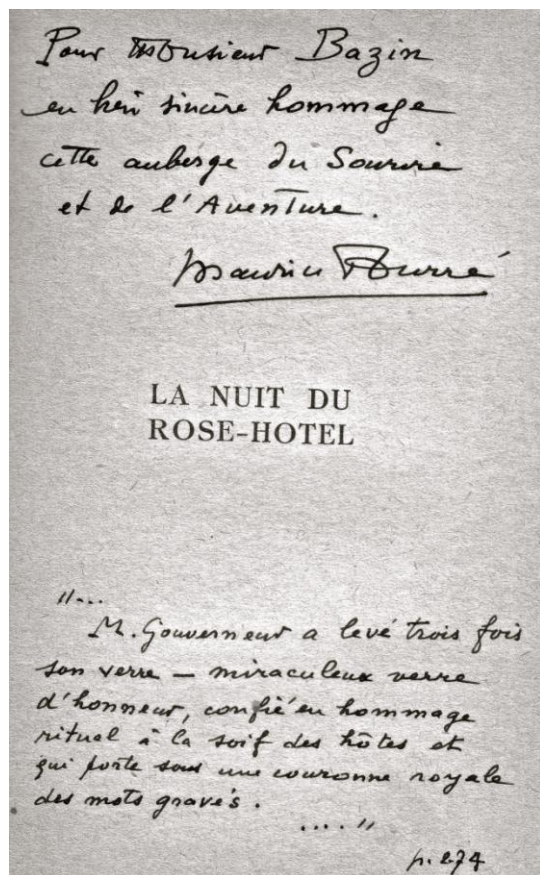
Mais c'est la première fois que nous essayons de réunir toutes ces données, dites et inédites, en un tout cohérent, chronologiquement ordonné et autant que possible complet, sinon exhaustif. C'était en tout cas notre propos, et nous espérons y être en partie parvenus.

C'est donc dans cette mine très riche des 34 numéros parus de *Fleur de Lune* que nous avons souvent puisé, croisant cette récolte avec d'autres documents et d'autres sources, notamment les écrits de Ph. Audoin, de J-P. Guillon, d'Y. Le Baut, M. Carrouges, J. Chénieux, ainsi que des lettres et des articles restés inédits.

Et enfin – et en premier, même ! – nous nous sommes bien sûr replongés dans le texte canonique, à savoir celui de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Nous avons travaillé sur une édition originale, faute d'avoir pu retrouver la réédition en poche de la collection l'Imaginaire, probablement prêtée à un fourréen impénitent et étourdi.

Cet exemplaire ancien est dédié, comme on peut le voir dans l'illustration ci-après, à un certain M. Bazin – il est fort peu probable qu'il s'agisse d'Hervé Bazin le romancier, et d'ailleurs, ce patronyme est assez courant en France, notamment en Anjou.

Non content d'offrir son ouvrage dédicacé, Fourré s'est aussi fendu d'une belle lettre à ce Monsieur Bazin. Vains efforts, puisque les pages de cet exemplaire du *Rose-Hôtel* n'ont jamais été coupées ... (ou peut-être en a-t-il lu un autre exemplaire, peut-être l'avait-il déjà acheté ? Soyons charitable). La lettre elle-même est restée intacte entre les pages du livre, et nous ne résistons pas aujourd'hui, soixante-sept ans plus tard, au plaisir de la reproduire ici, la donnant enfin à lire à des lecteurs qui eux, peut-être, s'y intéresseront.



Angers, 23, quai Gambetta
Le 14 janvier 1951

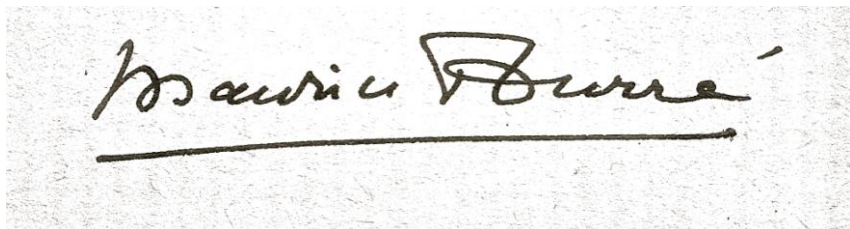
Monsieur,

Monsieur Doumain,
Représentant des Éditions
Hachette Gallimard, que j'ai
eu le plaisir de rencontrer tout
dernièrement à Paris, ayant eu
l'amitié de m'informer que la
lecture de mon ouvrage
littéraire la « Nuit du Rose-
Hôtel », qui vient de paraître
chez Gallimard, serait
susceptible de mériter votre
attention, je me fais plaisir de
vous adresser, par le plus
prochain courrier recommandé,
l'hommage personnel d'un
exemplaire dédicacé de mon
livre. Je serais heureux
d'espérer qu'il saura ne pas
vous déplaire.

Jean Paulhan, dans les « Cahiers de la Pléiade » d'Automne (sic) 1949, a présenté un choix de trois de mes chapitres avec la très belle préface d'André Breton qui accompagne présentement mon ouvrage inaugurant la collection « Révélation » chez Gallimard, sous une couverture rose illustrée d'une Colonne.

Sans vouloir paraître plaider en faveur d'un ouvrage où le sentiment poétique qui est dans le cœur de chacun se mêle à une fabulation romanesque que traversent les mille aventures et souvenirs de la vie centrés en une nuit d'auberge, je peux cependant vous dire que « La Nuit du Rose-Hôtel » a été signalée déjà dans des revues et la presse sous des sens divers, favorables ou polémiques, souvent longuement. « Les Temps modernes » de Décembre, « La Gazette des Lettres », « Le Figaro littéraire », « La libre Belgique », « Le Petit Marocain », l'Ouest (sic) France, « La Nouvelle République », Radio Rennes, Radio Paris, etc ... Ceci dit, Monsieur, sans penser présager en rien de votre jugement auquel je me permets de soumettre en toute sincérité et simplicité un ouvrage dont je n'ignore pas le côté de nouveauté qui peut étonner au prime abord, mais aussi, pour ma joie, fait naître, parmi les cœurs disponibles au mouvement de la vie et du rêve, de bienveillants amis.

C'est dans cet espoir, Monsieur, de votre indulgence et sur la foi de votre attention, que je vous adresse cet ouvrage, en vous priant d'agrée, avec mes remerciements, mes compliments de sympathie.

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, textured paper. The signature reads "Maurice Breton" in a cursive, slightly stylized script. Below the signature is a single horizontal line.

Le Rose et le Noir

l'Art poétique de Maurice Fourré

C'est en vain qu'au Parnasse un éternel auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ...
Boileau, *Art poétique*

Entre tant de beautés que partout l'on peut voir
Je comprends bien, ami, que le désir balance
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou ROSE ET NOIR
Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

C'est en vain qu'à Montparnasse un ordinaire HÔTEL de passe à l'enseigne ROSE tente de se faire passer pour pension de famille respectable. En réalité, sous l'égide de Madame ROSE, bienveillante maîtresse des cérémonies, on y célèbre, sur l'AUTEL d'EROS, un culte non moins temporel que spirituel.

C'est en vain qu'à Montmartre, La Chapelle, Belleville-en-mer et jusqu'en Nouvelle-Zélande – c'est un fait avéré –, une obscure association d'amis et connaissances persiste à fleurir de roses la tombe de l'immortel auteur de *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui n'a jamais été pressenti pour appartenir à quelque académie que ce soit.

Chœur des voisins et amis du “membre de l'AAMF » :

– « Dans quel guêpier s'est-il encore *FOURRÉ*, ce butor! »

C'est en vingt, trente ou quarante après dix neuf cent que, dans la déjà longue vie d'un certain Maurice Fourré, se situe la conception de ce nouveau *Roman de la Rose*.

Fourré n'en était pas à son coup d'essai, ayant déjà risqué, sous prétexte d'édification bien-pensante des jeunes générations, une première incursion dans les lettres au tout début du siècle dernier.

Le *Rose-Hôtel* fut publié en 1950 dans la toute nouvelle collection *Révélation*. Gallimard l'avait confiée à André Breton, qui se fit le promoteur enthousiaste de ce premier titre, lequel, comme un "bijou rose et noir" ouvragé par Pierre Faucheux, restera aussi *unique* que le laissait présager, dans la réalité des faits, le "vrai" nom du Rose-Hôtel, l'*UNIC HÔTEL* – à la lettre près anagramme de cette *NUIT* qui, à l'improvisiste, *UNIT*.⁷⁷

Histoire d'obtenir, pour le lancement de l'ouvrage, l'agrément de l'opinion la plus autorisée, Breton organisa, à deux pas de là, une lecture publique en l'hôtel *LITTRÉ*, d'où l'erreur de plusieurs des personnalités présentes, qui ont pris le Dictionnaire pour le *Rose*, et confondu les deux établissements.

« Fourré lisait très bien », se souvenait encore, voici quelques années, Michel Butor, présent à la cérémonie en compagnie de son mentor surréaliste Michel Carrouges, parmi les membres du groupe de Breton confronté, avec Gracq, à l'état-major de la maison Gallimard, Paulhan et Queneau en tête, eux-mêmes assistés de quelques critiques aimables et autres convives triés sur le volet.

À la mi-siècle dernier, époque marquée par l'essor de l'existentialisme et, en retour, la réaction des "hussards" de la garde montante, le label "surréaliste" n'était plus d'une actualité brûlante : loin de figurer encore dans les rangs de l'avant-garde, il appartenait déjà à l'avant- ... guerre, et même, pour l'*art poétique*, à l'avant-Première guerre mondiale.

⁷⁷ Comme par un fait exprès, l'avant-dernier employeur de Fourré comme "beau parleur" à la Chambre s'appelait *CUNY* (Paul), homonyme de l'interprète Alain des *Visiteurs du soir* (1944), au *Y* près palindrome d'*UNIC*, à l'oreille *CUL NUL* (!).

Se souvenant de l'arrêt prononcé, sous l'autorité tutélaire de Valéry, par Breton contre la contrainte narrative de la succession chronologique des événements, une nouvelle forme de roman allait naître en France, dans les années cinquante, sous l'influence persistante de Proust, Joyce et Kafka, au grand scandale des éternels soupirants de "La Marquise...", clients occasionnels du (P)ROSE-Hôtel naturaliste rongé par les vers symbolistes – ou néo.

De son propre aveu, Butor – toujours lui – a puisé, pour son propre *Passage de Milan*, ou encore pour *L'Emploi du Temps* – mais l'œuvre toute entière de Butor, et des écrivains en général n'est-elle pas *emploi du temps* ? – certaines innovations formelles chez ... Maurice Fourré. Voilà donc notre vieillard vert propulsé, de l'entourage néoclassique de Valéry – à Midi le Juste – jusqu'à celui, néo-moderne, de Robbe-Grillet – à Minuit des Éditions –, sans même avoir eu besoin de se taper, comme le neveu Hervé de son premier mentor René Bazin, *La tête contre les murs* : sa "crise d'adolescence" à lui, il l'avait faite bien plus tôt, en répliquant à l'injonction bien pensante de son ancien maître ("*Ménagez l'âme de nos enfants, mon cher ami...*") par le "mot" d'Alfred Jarry : « *M...* », courtoisement laissé en pointillé.

Comme le Niortais Carrouges, l'Angevin Fourré n'avait pas pour autant jeté l'Enfant Jésus avec l'eau de son baptême : une *cérémonie* comme une autre pour lui qui, selon son unique biographe Philippe Audoin, membre du multiple "groupe surréaliste", savait les apprécier, à l'exception toutefois de celle du mariage, histoire de ne pas verser, à son tour, dans la licence vaudevillesque.

Notre « célibataire endurci » aurait-il, pour cette raison et quelques autres, payé, dans la faveur de Breton, les pots cassés de “l’Affaire Carrouges” ? – rappelons que Michel Carrouges avait été dénoncé comme « catholique pratiquant » et finalement exclu du « groupe » après avoir publié au Seuil un *Eluard et Claudel* qui, non sans malice, réunissait deux idéalismes lyriques ...

Quoi qu’il en soit, après lui avoir annoncé qu’il souhaitait l’inclure dans l’*Anthologie de l’humour noir*, Breton, en décembre 1949, y renoncera (... « Il m’en coûte de vous dire que j’ai renoncé à insérer des fragments de votre œuvre dans l’Anthologie de l’humour noir. À la réflexion, il m’a semblé que c’était par trop solliciter le texte dans un sens arbitraire et que cela risquait d’en fausser la perspective ... »), renfermant ultérieurement son éloge magnétique sous *Clef des champs*.

De son côté, Carrouges lui-même, pourtant ami très proche de Maurice, ne jugea pas bon de conserver, dans la réédition de ses fameuses *Machines célibataires* aux éditions du Chêne, le chapitre consacré à *La Nuit du Rose-Hôtel* : trop rose pour l’un, pas assez “mécanique” pour l’autre ... Pas de chance.

À Saint-Germain des Prés comme ailleurs, les querelles de clocher sont les plus tenaces, et, dans tous les cas de figure, la poésie passe à la trappe.

– Vous avez dit “la Poésie” ?

Selon la règle classique – mais qui, selon Jean Rousset, est en fait « baroque » –, la *poésie*, c’est l’art littéraire tout entier en tant qu’il donne matière à (*re-*)*création* publiée dans tous les genres de beauté. Emprunté à la musique de la voix, de la voie et même de la vie humaine, le lyrisme n’en constitue, comme l’épique et le satirique, qu’un des registres fondamentaux, caractérisé par l’exaltation émotionnelle du rythme et de sa rime.

Selon la règle romantique, le lyrisme devient “la Poésie par excellence”, pour ainsi dire la seule, en vers ou, de Chateaubriand mémorialiste à Hugo romancier, en prose.

Selon la règle symboliste, le lyrisme quintessencié devient “Poésie Pure”, avec son pendant naturaliste chez Zola ou Huysmans, fondateur, avec Des Esseintes, du « héros mallarméen » en quête d’absolu éthique, esthétique, et parfois même – au grand dam des surréalistes – ecclésiastique.

Selon la règle dadaïste, la Poésie, c’est le déni de toute règle : absurdité fait loi, et *L’OUÏE* : histoire de se faire entendre, le hasard pur a besoin de faire scandale, en portant atteinte au culte domestique de la Raison : ainsi peut-on soigner aussi, par la bande, sa propre publicité.

De la destruction de tous les principes, on accède vite à l’autodestruction du Mouvement qui, selon Baudelaire, « déplace les lignes ».

Pour être sûr de rester poète, et non calamité publique, vivement l’instauration d’un nouveau principe supérieur, encore plus “sur-” que le précédent !

Selon la règle surréaliste, la seule “Poésie” pure de tout alliage est celle qui s’écrit *automatiquement*, sa quête d’« images » inédites – et de préférence « interdites » – servant non moins automatiquement de prétexte au rejet systématique de toute autre “littérature” qu’elle-même, y compris au rayon « poésie », à moins qu’il ne recouvre exceptionnellement « l’état de Nature », fondement de toutes les mythologies dites révolutionnaires. Faute d’avoir découvert scientifiquement la détermination substantielle du réel organique, on en revient alors au (super-)naturalisme de Nerval, dans l’acception la plus pathologique du terme : bienheureux les fous, car ils ont vu « Dieu », « le Diable » – ou le docteur.

Où notre Maurice s'est-il encore Fourré ?

Avant d'avoir été admis, chez Gallimard, à la Sainte Table des « révélations » maison, notre débutant tardif se montrait, à première vue, indifférent à tout exercice d'École— sauf à penser qu'il ne renouait, sur fond de tenture apocalyptique, avec la tradition courtoise du Roi René.

En intitulant *Révélation* la collection où il lui a accordé la première place — et en fin de compte (c'était à prévoir) l'...*unique*, on pourrait croire que Breton, dont le premier recueil de poèmes s'intitulait *Mont de Piété*, se soit, sans profession de foi, abreuvé à la même source, temporelle autant que spirituelle, cette fois.

Peut-être s'agissait-il enfin de poésie en tant qu'art « brut » comme celle qu'avait pratiquée, longtemps auparavant, aux yeux et aux oreilles des surréalistes, Jean-Pierre Brisset, le voisin de Maurice Fourré à Angers ?

Partageant, à l'instar de Raymond Roussel, un penchant anticipatoire pour Jules Verne, Fourré, parvenu à l'âge de la retraite, s'est plongé, avec une ardeur juvénile, dans l'étude approfondie des lettres françaises depuis le haut Moyen âge jusqu'à Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, et Valéry.

Les abstracteurs de quintessence post-mallarméens, il a dû finir, comme les dadaïstes, par les trouver ... un peu rasoir. Quant à lui-même, à l'oral comme à l'écrit, il avait plutôt une vocation de causeur — et de conteur — de table d'hôte : un rôle dans lequel il se mettra lui-même en scène, sous son propre prénom de baptême, dans son troisième roman *Tête-de-Nègre*, « couleur marron très foncé, tirant sur le noir », selon le dictionnaire : la seule *Cérémonie*, au sens mémorable du terme, c'est celle de l'*Écriture*.

Quoi de neuf, là-dedans ?

Rien d'autre, en termes de modernité littéraire, que la *mise en scène* — et en *cène* — de l'*écriture considérée comme une cérémonie*, comme, par Michel Leiris, la littérature tout entière

dès 1939, “considérée comme une tauromachie”⁷⁸. La poésie, selon le Breton de *Sur La route de San Romano*

... se fait dans un lit comme l'amour
Ses draps défaits sont l'aurore des choses
La poésie se fait dans les bois

À la bonne – ou à la mauvaise ? – heure, mais toujours dans sa provocante nudité, la colonne Saint-Cornille sert à Fourré de *couverture* à peine voilée.

La moralité publique serait-elle sauvée ?

Comme dans un polar de bas étage, la POLICE mène l'enquête au Rose-Hôtel : de Poe à Baudelaire comme de Boileau à Narcejac, il n'y a qu'un pas dans la poétique – d'aucuns diraient « l'esthétique » – du genre.

Dans l'esprit de Fourré, l'amour tel qu'on le fait tous les jours dans les chambres réservées à cet usage n'est guère plus moralement condamnable que la passion fatale vouée par le constructeur de la vraie Colonne Saint-Cornille à sa nièce, au point d'avoir fait ériger, pour l'apercevoir dans son jardin, un si phallique édifice. Logique que dans le salon de Madame Rose, les Ambassadeurs, rangés en carré de Célibataires, en vénèrent l'image.

Quand le *CIEL Y BAT TERRE*, exclure le ciel de ses ébats, c'est encore une forme de censure.

Comme l'entendait encore, à la mi-siècle dernier, Teilhard de Chardin, « tout ce qui monte *CON-VERGE* » – fût-ce, pour éviter d'être surpris en galante compagnie, replié dans un *FOURRÉ*.

Bruno Duval

⁷⁸ Dans la réponse qu'il a faite à André Rousseaux, implacable censeur du *Rose-Hôtel* dans les colonnes du Figaro, lettre que nous reproduisons ci-après, Fourré lui-même fait allusion à cette notion de littérature comme tauromachie, que Rousseaux prête, lui, à Hemingway.

Une lettre inédite de Maurice Fourré

Maurice Fourré — ANGERS 23 quai Gambetta
à André Rousseaux, critique littéraire au Figaro
Le 9 décembre 1950

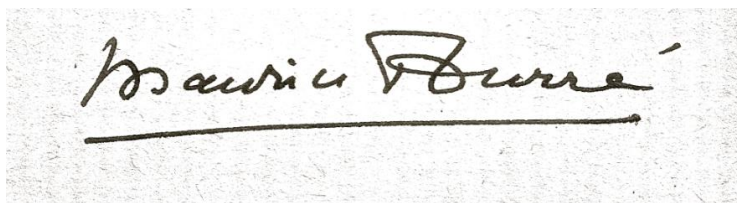
Monsieur,

Je tiens à vous exprimer mes remerciements pour avoir bien voulu signaler aux lecteurs du “Figaro Littéraire” mon ouvrage “La Nuit du Rose-Hôtel”. Je suis particulièrement sensible à vos lignes relatives au réseau fluvial de la Loire, où j’ai eu la chance de naître, et où, après trente ans à Paris, je suis revenu vieillir — sur ces rives où une population, humanisée par un long passé, aborde l’angoisse de vivre par la bande du sourire, qui est indulgence, philosophie, certitude, courage aussi parfois. À l’occasion de ma fragile auberge, où passent des ombres dont un critique a dit “une danse des morts en costume de cirque” j’ai pensé devoir relire dans votre volume troisième de “La Littérature du Vingtième siècle”, votre chapitre sur “le jeu avec la mort chez Hemingway”, particulièrement les pages 249/50, et les suivantes, qui fixent la pensée sur les actes sanglants et graves de la tauromachie espagnole :

« Ainsi toute vie se déroule-t-elle dans la mort par une riche confusion de mouvements inconscients. Seulement quand l’homme survient dans cette écœurante aventure, c’est avec science et conscience de son destin. Il vit comme le reste de la nature, dans un chaos analogue d’absurdités et de violences. Mais il sait qu’il a rendez-vous avec la mort, et plus il se jette dans une vie hardie, plus il a les yeux fixés sur la mort ».

Ne peut-on penser découvrir ce point d’immobile gravité derrière l’écran discret et audacieux de bien des sourires ?

Je vous prie d’agréer, Monsieur, l’expression de mes sentiments les plus distingués

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, textured paper. The signature reads "Maurice Fourré" in a cursive script. Below the signature is a single horizontal line.

10
ÉCHOS

416. Environs d'ANGERS
CORNILLÉ - La Tour
Observatoire - L. V., phot

ET

NOUVELLES

Les machines célibataires

au Lieu
unique de Nantes

Une proposition de Marie-Pierre Bonniol avec des œuvres de Michel Carrouges & Jean-Louis Couturier, Marcel Duchamp, Pierre Bastien, Glen Baxter, K.P. Brehmer ; les figures de Raymond Roussel, Francis Picabia, Norah Borges ; l'ombre d'Enrique Vila-Matas, et la participation d'Eduardo Berti.

Du 19 février au 13 mars 2016 (nous arrivons donc trop tard pour vous donner la possibilité d'y aller, mais non pour vous donner l'envie de vous y intéresser !), à Nantes, au Lieu unique, Michel Carrouges, et, par voie de conséquence, Maurice Fourré, ont été à l'honneur.

En effet, l'exposition tournait autour des huit planches topographiques que Jean-Louis Couturier, le fils de Michel Carrouges, a réalisées sur les instructions très précises de son père pour mettre en espace les différentes « machines célibataires » que Michel Carrouges a présentées dans son ouvrage ainsi intitulé.

Carrouges avait écrit une première version de ses *Machines célibataires* (Arcanes, 1954) dans laquelle Fourré figurait en bonne place, en compagnie de Poe, Verne, Lautréamont, Bioy Casares, Jarry, Roussel, Kafka, etc. Hélas, lors de la réédition de l'ouvrage, en 1976, aux Éditions du Chêne, Carrouges, ayant remanié son texte, en a écarté Fourré, et son Rose-Hôtel. Il est pourtant évoqué dans les moindres détails, dans la première version du livre, ainsi que la Colonne Saint-Cornille, qui constitue avec lui cette machine célibataire en pleine déréluction, dont l'aube du solstice, les premiers rayons

du 22 juin signeront la défaite :

... un immense souffle d'espérance monte avec l'approche de l'aube. Les maléfices vont cesser. Le pouvoir de la machine infernale et jusqu'à ses ombres ultimes vont être abolies définitivement⁷⁹.

Mais voilà, à la réflexion, il lui a semblé que Fourré (avec d'autres, qui figuraient dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Les Zones limitrophes*) n'entrait pas vraiment dans son propos, et il s'en explique ainsi :

Dans la nouvelle édition, en revanche, la seconde et la troisième partie seront entièrement supprimées. *Les Zones limitrophes*, parce qu'elles peuvent être une cause de confusion avec les Machines Célibataires proprement dites ...⁸⁰

C'est très regrettable, mais du moins peut-on se reporter au texte du chapitre sur Fourré, dans l'édition Arcanes de 1954. Et, si on la possède pas, on peut le lire dans le numéro 3 de *Fleur de Lune*, consultable sur le site Maurice Fourré.

Quant à l'exposition de Nantes, elle est malheureusement terminée. Nous ne verrons pas les planches de Carrouges et Couturier, qui expliquent chaque machine célibataire ... Ce sera pour une autre fois.

Et en guise de consolation, nous pouvons lire ou relire *la Nuit du Rose-Hôtel*, pour en savourer la dimension mécanomorphe et célibataire.

Et entrer en catimini dans le salon de Madame Rose, « damier de verre et d'ombre, au rez-de-chaussée du Rose-Hôtel (...) où se déploie un inquiétant théâtre ... ».

⁷⁹ Michel Carrouges, *Les Machines célibataires*, Arcanes, 1954. Cf aussi *Fleur de Lune* n° 3

⁸⁰ *Ibid.*

Et monter sur la pointe des pieds « à travers les cinq étages d'agitation amoureuse » jusqu'à « la mansarde de Nanavati, bouddhiquement immobile, lové dans son cocon de silence, l'archiviste qui tient registre de toutes les activités du Rose-Hôtel suspendant au-dessus de lui le thème des inscriptions supérieures et cachées, érotico-mystiques » – le portrait de l'écrivain, en somme.

Nous ne regretterons pas l'excursion.

L'art de la dédicace

Nous l'avons vu, Maurice Fourré y excellait. Elle lui permettait de déployer les plus virtuoses volutes de sa courtoisie angevine ; et de solliciter ainsi l'attention, la bienveillance, voire l'amitié, pour lui-même comme pour ses œuvres.

Mais ici, nous avons quelque chose de plus :



Pour Hubertine Rolland de Reniole
à son œuvre d'aujourd'hui,
avec les souvenirs de ma
fraternelle.

Maurice Fourré

Dans ce cas en effet, Fourré s'adresse à un écrivain et poète qu'il admire depuis longtemps ; et qui ne lui inspire pas la

même timidité éblouie que l'imposant André Breton. Il n'a pas attendu de débarquer à Paris en 1949, en pleine campagne de promotion de son *Rose-Hôtel*, pour découvrir R. de Renéville et ses ouvrages. Il en parle même en détail dans sa correspondance, notamment dans ses lettres à Carrouges ou à Roinet. Son intérêt spontané pour l'ésotérisme a trouvé à se nourrir à ces lectures, et il n'est guère douteux qu'elles aient aussi influé sur l'écriture du *Rose-Hôtel*.

Angers 23 Quai Gambetta
Pondrocôte 49.

Cher TITONSIENT,

Vainilly m'empêcher si je n'ose
résister à la joie de vous exprimer
le remerciement d'un vieil homme
entrant dans sa 74^{ème} année, touché-
soudain de l'honneur d'avoir effectué
devant vous, en ces derniers jours de Mai;
la lecture de quelques pages, coupées
d'une trop fantaisiste métaphore
biographique, et que vous avez bien
voulu encourager magnifiquement du
vigue transparent de la Poésie. Durant
des années qu'une pudeur me retient
de dire laborieuses, votre œuvre est venue
assister, comme elle le fait pour tout poète,

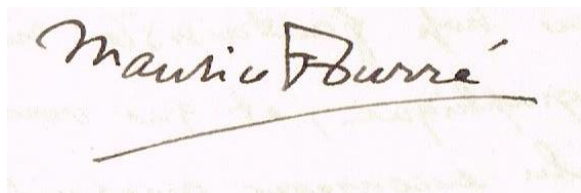
Un heureux hasard nous a fait rencontrer une lettre autographe inédite de Fourré à Renéviller, glissée dans un des ouvrages de la bibliothèque de ce dernier. Nous devons à la générosité de la librairie qui a découvert la lettre et nous en a communiqué le contenu, et à celle de l'acheteur du livre, qui a bien voulu en autoriser la publication, le plaisir de vous la présenter aujourd'hui dans *Fleur de Lune*.

Angers 23 Quai Gambetta
Pentecôte 49

Cher Monsieur,

Veillez m'excuser si je n'ose résister à la joie de vous exprimer le remerciement d'un vieil homme entrant dans sa 74^{ème} année, touché soudain de l'honneur d'avoir effectué devant vous, en ces derniers jours de Mai, la lecture de quelques pages, coupées d'une trop fantaisiste métaphore biographique, et que vous avez bien voulu encourager magnifiquement du signe transparent de la Poésie. Durant des années qu'une pudeur me retient de dire laborieuses, votre œuvre est venue assister, comme elle le fait pour tout poète, les courbes de ma marche vers un centre invisible et fuyant. Dans cette heure d'un samedi qui fut si proche de ma gare Montparnasse, j'ai senti se confirmer une rencontre que, j'espère, le mouvement de ma quête intérieure n'aura pas achevée.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, avec l'expression de mon admiration, l'hommage de mes gratitude et de mon sentiment sincère.

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, slightly textured paper. The signature reads "Maurice Fourré" in a cursive, flowing script. A long, horizontal line is drawn underneath the name, extending from the left side of the signature towards the right.

Juin à Saint-Sulpice

Pour la première fois cette année, l'AAMF sera présente au Marché de la Poésie, sous les marronniers de Saint-Sulpice – et le soleil aussi, du moins l'espère-t-on.

Nous vous attendons nombreux à notre stand, où vous trouverez en avant-première un inédit de Fourré : *Ex-Voto*. Nous vous annonçons déjà dans ces colonnes, il y a quelques mois, la parution imminente de cette plaquette de poèmes, conçue par Maurice Fourré à la toute fin de sa vie, mais qu'il n'a jamais eu le loisir de proposer à un éditeur. La voilà, somptueusement illustrée par Tristan Bastit, et nous aurons grand plaisir à vous la faire découvrir.

Vous trouverez aussi sur notre stand, outre le présent numéro de *Fleur de Lune*, habillé de rose par les soins de Paul-Armand Gette, un échantillonnage complet de nos publications de ces dernières années.

Nous vous y attendons, donc, et nous réjouissons d'échanger avec vous, sous les feuillages, maintes nouvelles du monde tel qu'il va et tel qu'il s'écrit.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ
(AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
33(0)1.42.64.83.54 / 06.73.15.18.83
tontoncoucou@wanadoo.fr

[www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association.

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS
BESOIN DE NOMBREUX MEMBRES POUR
DONNER À L'ŒUVRE DE MAURICE FOURRÉ TOUTE LA
PLACE QU'ELLE MÉRITE.**

Fleur de Lune n° 35 – premier semestre 2016

Illustration de couverture : tout spécialement conçue par Paul-Armand Gette,
fourréen de toujours, pour ce numéro 35 de *Fleur de Lune* : qu'il en soit
chaleureusement remercié !